

**Procès-verbal de la
session du IIe Congrès
des Soviets de l'URSS
du 26 janvier 1924
consacrée à la mort de
Lénine**

Source: Izvestia n° 22 (2057), 27 janvier 1924. Ou Velykoï Mogily. Izdaniye Gazety Krasnaïa Zvezda, Moskva, 1924. [Devant le grand tombeau. Éditions du journal l'Étoile Rouge, Moscou, 1924, pp. 245-263]. Traduction et notes MIA.

Kalinine (Président) : Sur mandat du Comité exécutif central de l'Union des républiques socialistes soviétiques, je déclare ouvert le 2e Congrès des Soviets des députés ouvriers, paysans et de l'Armée rouge de l'Union des républiques socialistes soviétiques.

Camarades, la réunion d'aujourd'hui sera entièrement dédiée à la mémoire de Vladimir Ilitch.

(L'orchestre du théâtre académique d'État Bolchoï exécute la Marche funèbre).

Pétrovsky (Président) : Je donne la parole au premier Président du Comité exécutif central de l'Union des républiques socialistes soviétiques, le camarade Kalinine.

Kalinine : Camarades, il est difficile de trouver les mots et la forme pour exprimer les sentiments qui ont submergé non seulement les personnes présentes ici, mais aussi les masses ouvrières et paysannes les plus larges, et non seulement celle de l'Union des républiques soviétiques, mais aussi les masses opprimées du monde entier.

Camarades, dans cette salle se trouvent les représentants des grands et des petits peuples de l'Union des républiques socialistes soviétiques. Ils sont venus ici pour faire un travail commun d'ouvriers et de paysans, pour forger le bonheur des ouvriers et des paysans. Combien de temps s'est-il écoulé depuis que, dans l'ancienne Russie tsariste, le chauvinisme, l'arbitraire et l'oppression régnaient dans les périphéries, réduisant en esclavage les petites nationalités ? Vladimir Ilitch a été le seul et le premier non seulement à proclamer, mais aussi à réaliser une libération nationale presque complète. Et aujourd'hui, ici, au parlement des travailleurs, nous démontrons devant le monde entier la solidarité de tous les peuples qui habitent notre Union, leur fraternité totale et leur désir de travailler ensemble pour créer un véritable État ouvrier et paysan, où il n'y a ni oppresseurs, ni opprimés, où chaque nationalité se sent chez elle et où l'ouvrier et le paysan de la plus petite nationalité se considère comme un citoyen égal de la grande Union des républiques socialistes soviétiques.

C'est pourquoi, camarades, la mort de Vladimir Ilitch n'est pas seulement une douleur, un poids qui pèse sur la classe ouvrière russe, sur la paysannerie russe, c'est un poids qui pèse sur les classes opprimées du monde entier. Et il ne fait aucun doute que partout où il y a asservissement, partout où il y a oppression, nous entendrons des soupirs étouffés de regret pour la mort de Vladimir Ilitch.

La création de la fraternité entre les peuples est un chemin difficile. Nous le voyons nous-mêmes dans notre propre expérience. Les vestiges de l'ancien passé historique, les vestiges de la méfiance mutuelle pèsent encore sur nous.

Nous, les compagnons de l'activité de Vladimir Ilitch, et les représentants des petites nationalités ici présentes, comprenons et nous nous souvenons de toutes les difficultés par lesquelles il a fallu passer pour établir une véritable fraternité entre les peuples. Même la classe ouvrière, qui était parvenue au pouvoir et avait parfaitement compris que seule la solidarité, l'alliance la plus étroite, permettait de se défendre contre l'agression des forces hostiles extérieures, même elle, sans l'aide de Vladimir Ilitch, ne pouvait pas aborder d'emblée la question nationale avec toute la sensibilité, avec toute la compréhension des particularités des différentes nationalités que Vladimir Ilitch nous a enseignées. Il était la seule personne en qui toutes les nationalités croyaient, écoutaient et considéraient comme leur chef et leur maître.

Je ne doute pas un instant que les sentiments qui vous animent ici soient l'expression des sentiments des grandes masses nationales dont vous êtes les représentants. Nous pouvons dire avec certitude qu'il n'y a jamais eu dans le monde un défenseur plus fidèle, plus sensible, plus puissant des petites nationalités que Vladimir Ilitch.

Je ne doute pas un instant que la mort de Vladimir Ilitch causera un chagrin particulièrement profond parmi les petits peuples, car c'est Vladimir Ilitch qui fut leur premier véritable défenseur. Lui seul a réussi concrètement, réellement et pratiquement à instaurer l'égalité et la fraternité entre les peuples.

Dans le domaine de la politique nationale, Vladimir Ilitch nous a laissé un devoir selon lequel nous, les principales nationalités, devons donner à tous les autres peuples de notre Union la possibilité de se développer et d'élever leur niveau culturel. La sensibilité et le respect des coutumes populaires, qui ont été inculquées aux peuples par des milliers d'années d'histoire, doivent être notre trait distinctif.

Camarades, Vladimir Ilitch nous a laissé une autre grande idée, qui a déjà été réalisée. Cette grande idée est celle de l'alliance des ouvriers et des paysans. Tout au long de la longue vie politique de Vladimir Ilitch, un fil rouge se déroule autour de l'idée que la classe ouvrière ne peut vaincre ses ennemis qu'en s'alliant à la paysannerie. Cette idée géniale, mise en pratique par Vladimir Ilitch, a donné des résultats auxquels le monde ne s'attendait pas. La victoire de la classe ouvrière russe, sa dictature de six ans, notre présence ici même, tout cela est le résultat de l'alliance des ouvriers et des paysans.

Camarades, Vladimir Ilitch n'a pas seulement donné vie à cette union des ouvriers et des paysans, il nous a appris à apprécier, à comprendre l'importance de l'alliance des ouvriers et des paysans. Aujourd'hui, il est clair, et pas seulement pour nous en République soviétique, mais aussi dans le monde entier, que l'alliance des ouvriers et des paysans est la base fondamentale, la force réelle grâce à laquelle les forces révolutionnaires énormes et inattendues de notre République se sont révélées. Cette force née de l'alliance des ouvriers et des paysans est maintenant devenue claire pour chaque ouvrier, pour chaque paysan. Et le premier à avoir lancé le mot d'ordre à ce sujet a été Vladimir Ilitch.

Vladimir Ilitch était grand non seulement parce qu'il lançait des idées nouvelles, des pensées novatrices. Beaucoup de gens ont lancé de nouvelles idées, de nouvelles pensées. Mais Vladimir Ilitch ne s'est pas contenté de les lancer, il les a mises en œuvre, il a trouvé les forces qui ont agi et qui ont permis à ces idées de prendre vie. Et nous, qui restons dans la République soviétique après Vladimir Ilitch, sommes obligés de poursuivre ce travail de grande importance. Nous ne nous contenterons pas de respecter ses préceptes dans le domaine de l'alliance des ouvriers et des paysans, mais nous efforcerons de développer et de renforcer de plus en plus cette alliance. Et dès à présent, nous en réalisons un nouveau développement : nous transformons l'alliance des ouvriers et des paysans en un lien indissoluble entre les ouvriers et les paysans, c'est-à-dire que nous renforçons réellement cette union dans toute sa plénitude. Nous ne nous contentons pas d'unir, nous imprégnons les pores de la classe ouvrière avec la paysannerie et nous imprégnons les pores des masses paysannes avec la classe ouvrière. Je ne doute pas que ni le gouvernement soviétique ni le parti communiste, dans le domaine de l'alliance des ouvriers et des paysans, non seulement ne se permettront pas de reculer par rapport aux préceptes de Vladimir Ilitch, mais, au contraire, développeront encore davantage son action. Nous unissons encore plus ces deux classes puissantes pour la victoire finale.

Mais pour que l'union des deux classes se fasse, des moyens concrets sont nécessaires pour la garantir. C'est ainsi que, dans les moments les plus dangereux de l'existence de la République soviétique, lorsqu'il semblait qu'une fissure apparaissait entre la classe ouvrière et la paysannerie, Vladimir Ilitch a su trouver ces moyens. L'un d'eux, comme on le sait, a été le passage à la nouvelle

politique économique¹. La valeur de cette nouvelle politique économique, menée par Vladimir Ilitch à un moment difficile de l'existence de la République soviétique, est aujourd'hui, malgré certains de ses aspects négatifs, malgré un certain nombre de distorsions dans ce domaine, parfaitement comprise par le gouvernement soviétique. Cette politique est nécessaire pour maintenir intacte l'alliance des ouvriers et des paysans.

Le gouvernement luttera contre les aspects négatifs de la nouvelle politique économique, il luttera contre les inégalités qui se manifestent et se manifesteront en raison de cette politique, mais les fondements posés par Vladimir Ilitch et qui ont donné des résultats concrets seront respectés jusqu'à ce que la croissance des moyens matériels de l'État permette de les dépasser.

Vladimir Ilitch nous a laissé un riche héritage dans tous les autres domaines de notre politique intérieure. Dans l'immédiat, le gouvernement soviétique peut puiser à pleines mains dans le trésor de sagesse de Vladimir Ilitch et utiliser cette richesse dans le domaine de l'administration intérieure. Vladimir Ilitch a toujours été particulièrement attentif aux processus qui se déroulent au sein des masses paysannes. Aujourd'hui, le gouvernement soviétique, fidèle aux préceptes de Vladimir Ilitch, sera tout aussi attentif aux intérêts des masses paysannes et contribuera par tous les moyens possibles à améliorer le bien-être de l'économie paysanne.

Tout en étant attentif aux masses paysannes, le gouvernement soviétique, au nom des préceptes de Vladimir Ilitch, se souviendra toujours que le moteur principal et la force révolutionnaire hégémonique de notre pays est la classe ouvrière de l'Union des Républiques. Déjà au cours de l'année dernière, dès que la moindre amélioration matérielle s'est produite dans le pays, le gouvernement soviétique a considérablement amélioré la situation de la classe ouvrière. Et je ne doute pas que le bien-être de la classe ouvrière augmentera avec l'accroissement des possibilités matérielles.

En ce qui concerne la position internationale de notre Union, je peux affirmer avec certitude qu'il n'y aura pas de changement dans ce domaine. Nous n'avons aucune raison de modifier fondamentalement notre politique étrangère. Nous luttons résolument pour la préservation de la paix ; nous soutenons les peuples dont l'existence libre est menacée ; nous faisons des efforts considérables pour établir des relations normales avec d'autres États, parfois même en faisant certains sacrifices, s'ils peuvent donner des résultats.

Le gouvernement soviétique et le parti communiste peuvent compter, dans le domaine de la politique étrangère, sur les instructions directes laissées par Vladimir Ilitch.

Il suffit de rappeler ces mots d'ordre longtemps répétés et éternellement neufs : « guerre à la guerre », « lutte pour la paix, pour la libération des nationalités opprimées ». Telles sont les tâches que Vladimir Ilitch a assignées au Parti communiste, à la classe ouvrière, à l'Union des républiques soviétiques, et qu'il s'est efforcé de mener à bien, et qu'il a en grande partie menées à bien.

Ces tâches restent les nôtres. La prudence, l'habileté et la souplesse dont il a fait preuve dans les négociations avec les différents États nous servent de modèle et d'exemple, que nous devons suivre et que nous suivrons.

1 La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaïa politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Avec l'adoption de la NEP, conçue par Lénine comme une « retraite forcée », les relations marchandes sont devenues la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne. La NEP fut d'application jusqu'au Premier plan quinquennal de 1928 et ne prit officiellement fin qu'en 1930 avec la collectivisation forcée des terres.

Camarades, la République des Soviets a toujours été capable d'élever et de montrer son énorme force, sa détermination, la capacité de résistance de la classe ouvrière et de la paysannerie, sa puissance militaire, en particulier dans les moments difficiles.

Bien sûr, aujourd'hui, avec la mort de Vladimir Ilitch, la République soviétique vit un moment très difficile. Je pense que ce moment difficile que traverse notre Union doit susciter un sens particulier de l'auto-préservation, un sens particulier de la solidarité, une manifestation de l'immense abnégation des masses ouvrières et paysannes. C'est pourquoi, en ce moment, au moment de la perte douloureuse d'un grand homme, le plus grand homme non seulement de Russie mais du monde entier, en ce moment, la force et la puissance de la République soviétique doivent se manifester au maximum.

Il y a plus de six ans, le IIe Congrès pan-russe des Soviets, sous la direction de Vladimir Ilitch, a pris le pouvoir. Ce pouvoir a été pris à un moment où la classe ouvrière était entourée de toutes sortes de périls. Ni l'appareil d'État ni l'armée n'étaient aux mains du prolétariat. Au contraire, nos ennemis disposaient de toutes ces forces. Et seules la volonté de fer, la ténacité et le dévouement désintéressé de la classe ouvrière à la cause du communisme, la confiance illimitée dans le camarade Lénine nous ont donné la possibilité de gagner sur les fronts extérieurs, de faire reculer la dévastation, d'expulser les gardes blancs des frontières de la Russie, d'endurer les plus grandes souffrances de la famine et, en conséquence, d'obtenir un appareil d'État solide ; nos frontières sont gardées avec vigilance par l'Armée rouge révolutionnaire, tout ce qui se trouve à l'intérieur des républiques soviétiques est déjà soumis à la législation soviétique. Nous avons créé un État ouvrier et paysan ; nous voyons les perspectives de son succès futur. Nous avons créé l'Union des républiques socialistes à partir des différentes républiques nationales, de leur propre initiative, et maintenant son organe suprême, qui détient tous les pouvoirs – le IIe Congrès de l'Union – est ici rassemblé. Et aujourd'hui, au IIe Congrès de l'Union, auquel nous sommes parvenus sous la direction de Vladimir Ilitch à travers un nombre infini d'épreuves douloureuses, à ce IIe Congrès qui est le résultat de toute son activité créatrice révolutionnaire, nous inhumons Vladimir Ilitch.

Camarades, préservons ses préceptes sacrés ! En rendant un dernier hommage à sa mémoire, disons-nous fermement : ses pensées, ses préceptes de lutte pour le communisme sont nos pensées, nos préceptes, et aussi lourde que soit pour nous la perte de notre plus grand et plus cher dirigeant, nous devons tous redoubler de vigueur dans la lutte pour la réalisation du communisme, le but ultime de la classe ouvrière.

Le Président : Je donne maintenant la parole à l'épouse de Vladimir Ilitch, [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#).

Kroupskaïa : Camarades, ce que je vais dire ne ressemblera en rien à un discours parlementaire. Mais comme je m'adresse aux représentants des républiques ouvrières, à mes proches et chers camarades qui doivent construire la vie sur base de nouveaux principes, je pense que je ne dois me lier par aucune convention.

Camarades, pendant ces journées où je me tenais debout auprès du cercueil de Vladimir Ilitch, j'ai revu en pensée toute sa vie, et voici ce que je tiens à vous dire. Son cœur battait d'un amour ardent pour tous les travailleurs, pour tous les opprimés.

Lui-même ne l'a jamais dit d'ailleurs, moi non plus, je ne vous en aurais probablement pas parlé à une minute moins solennelle. Si je le fais, c'est parce que ce sentiment, Vladimir Ilitch l'avait hérité de l'héroïque mouvement révolutionnaire russe. C'est ce sentiment qui le poussa à chercher ardemment, passionnément une réponse à la question : quelles doivent être les voies de l'affranchissement des travailleurs ?

La réponse, il l'a trouvée chez Marx. Il vint à lui non pas comme un érudit, un amateur de livres. Il vint à Marx en homme cherchant des réponses aux questions pressantes qui le tourmentaient. Il y trouva ces réponses. Et il alla les porter aux ouvriers.

C'était dans les années 90. Il ne pouvait alors parler aux meetings. Il alla à Pétrograd dans les cercles ouvriers pour raconter ce que lui-même avait appris dans Marx, pour leur communiquer les réponses qu'il y avait trouvées.

Il vint aux ouvriers non en professeur hautain, mais en camarade. Il ne se contentait pas de parler et de raconter, il écoutait attentivement ce que lui disaient les ouvriers. Et les ouvriers de Pétrograd ne lui parlaient pas seulement de ce qui se passait dans les fabriques, de l'oppression qu'ils subissaient. Ils lui parlaient de leur village.

Dans la salle de la Maison des syndicats, j'ai vu près du cercueil de Vladimir Ilitch un ouvrier qui avait fréquenté un cercle tenu par Lénine. C'est un paysan du gouvernement de Toula. Or, ce paysan de Toula, ouvrier de l'usine Sémiannikov, disait alors à Vladimir Ilitch :

— Ici, en ville, tout m'est difficile à expliquer. Je vais rentrer chez moi à Toula pour répéter tout ce que vous dites à mes parents et aux autres paysans. Ils me croiront, parce que je suis des leurs. Et là, les gendarmes ne viendront pas nous troubler.

Nous parlons beaucoup maintenant de l'alliance des ouvriers et des paysans. Cette alliance, camarades, l'histoire même nous l'a donnée. L'ouvrier russe est d'un côté un ouvrier et, de l'autre, un paysan. Le travail parmi les ouvriers de Pétrograd, les entretiens avec eux, la grande attention que Vladimir Ilitch prêtait à leurs discours lui firent comprendre la grande pensée de Marx, qui disait que la classe ouvrière était l'avant-garde de tous les travailleurs, qu'à sa suite marcheraient les masses travailleuses, tous les opprimés, et que c'était là sa force et le gage de sa victoire. Ce n'est que comme chef de tous les travailleurs que la classe ouvrière peut vaincre.

Vladimir Ilitch le comprit alors qu'il travaillait parmi les ouvriers de Pétrograd. Et cette pensée, cette idée éclaira toute son activité ultérieure, chacun de ses pas. Il voulait le pouvoir pour la classe ouvrière. Il comprenait que la classe ouvrière n'en avait pas besoin pour se faire une vie douce aux dépens des autres travailleurs ; il savait que la tâche historique qui lui incombait était d'affranchir tous les travailleurs et tous les opprimés. Cette idée maîtresse mit son empreinte sur toute l'activité de Vladimir Ilitch.

Camarades représentants des Républiques soviétiques, des Républiques des travailleurs ! Je m'adresse à vous et vous prie de prendre particulièrement à cœur cette idée chère à Vladimir Ilitch.

Je n'ai plus à vous dire que quelques mots.

Camarades, Vladimir Ilitch est mort, notre cher, notre bien-aimé Vladimir Ilitch !

Camarades communistes, levez plus haut l'étendard cher à Lénine, l'étendard du communisme.

Camarades ouvriers et ouvrières, camarades paysans et paysannes, travailleurs du monde entier, serrez fraternellement vos rangs, mettez-vous sous le drapeau de Lénine, sous le drapeau du communisme !

(Toutes les personnes présentes, au son de l'orchestre, chantent debout la Marche funèbre).

Le Président : La parole est au Président du Comité exécutif de l'Internationale communiste, le camarade [Zinoviev](#).

Zinoviev : Camarades, amis, nous tous qui, sous la direction géniale de Lénine, avons travaillé des années durant, traversé deux guerres et trois révolutions, nous nous rendions parfaitement compte que nous avions à la tête de notre famille, de notre parti, un grand homme.

Maintes fois, nous avons dit et écrit que Lénine dépasse de loin tous les révolutionnaires contemporains. Et pourtant, camarades, ce n'est que maintenant qu'il a disparu que nous comprenons pleinement ce qu'il était pour nous, ce qu'il était et sera pour tous les travailleurs du monde entier. Si grande que fût l'estime que nous avions pour notre chef et maître, il est clair qu'elle était au-dessous de son mérite.

Maintenant seulement l'importance véritable de Lénine apparaît à nos yeux et à ceux des travailleurs de tous les pays. Ce qui nous a, me semble-t-il, le mieux appris à estimer l'importance historique de Lénine, c'est le spectacle des centaines de milliers d'ouvriers que nous avons pu observer ces jours derniers à Moscou [*les 25-27 janvier 1924*].

Nous avons traversé trois révolutions, nous avons vu à maintes reprises la masse populaire enflammée d'un sentiment unique. Chacun de nous a eu le bonheur de voir le peuple fortement cimenté, emporté par un élan unanime. Mais avons-nous jamais assisté à un spectacle aussi grandiose que celui qui s'offre à nos yeux depuis quatre jours à Moscou ? Et, dans toute la Russie, il en est de même.

Avez-vous jamais vu une masse populaire aussi unie, une foule de centaines de milliers de prolétaires qui, dans un ordre parfait, jour et nuit, par un froid terrible, attendent dans les rues leur tour de venir rendre hommage aux restes de leur chef ?

C'est là le prolétariat véritable, coulé d'un seul bloc, cimenté par une grande idée. Avez-vous jamais contemplé quelque chose de plus majestueux que cette marée ouvrière déferlant dans la Salle des Colonnes et en sortant les yeux humides et pourtant la tête haute, enflammée d'une grande idée unique ?

Personne de nous n'a jamais vu et ne verra probablement jamais rien de plus grandiose. Le peuple, nous en avons l'impression, vit une deuxième fois sa révolution d'Octobre. La masse ouvrière revit ces années historiques, se rappelle cette période héroïque, le moment décisif, le Rubicon que Lénine a fait franchir à notre pays. C'est pourquoi elle rappelle tant la masse ouvrière à la veille d'Octobre.

C'est pourquoi notre Comité², auquel incombe le triste devoir d'inhumer ce qu'il y avait de périssable en Lénine, rappelle le Comité révolutionnaire militaire à la veille d'Octobre. En union avec le peuple, nous revivons en quelque sorte les grands événements d'Octobre et refaisons en pensée le chemin parcouru.

La masse populaire nous aide maintenant à comprendre encore mieux ce qu'était et ce que restera, malgré sa mort physique, Lénine pour les travailleurs du monde entier et pour toute l'humanité. Lisez les lettres des ouvriers que publient maintenant nos journaux à l'arrière-page. Lisez-les attentivement et vous comprendrez comment le peuple véritable, les masses ouvrières sentent Lénine, comment elles l'apprécient. Permettez-moi, camarades, de vous en citer deux fragments :

2 Il s'agit de la Commission du Présidium du Comité exécutif central des Soviets pour l'organisation des funérailles de Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine), constituée par le 22 janvier 1924 et dont les membres étaient Mouralov, Lachévitch, Vorochilov, Molotov, Zélinisky, Enoukidzé, Bontch-Brouévitch et Dzerjinsky (président).

« À notre père. Père chéri ! Tu as quitté tes enfants pour toujours, mais ta voix, tes paroles ne mourront jamais dans nos cœurs prolétariens. Par milliers, nous venons te dire adieu, à toi, notre chef bien-aimé ; nous pleurons sur ta tombe. La mort de notre père a été pour nous un coup terrible. La lecture des journaux nous faisait espérer qu'il nous serait bientôt rendu et nous l'attendions ; mais la maladie cruelle nous l'a enlevé. Bientôt, de tous les pays du monde, on viendra déposer des couronnes sur ta tombe encore fraîche. Ta tombe restera éternellement dans la mémoire de tout honnête citoyen. Toujours elle fleurira, jamais elle ne sera stérile. Ce n'est pas de la rosée matinale qu'elle sera arrosée, mais des larmes de tes enfants qui t'aimaient si tendrement et te seront éternellement fidèles. Repose en paix, père chéri, Vladimir Ilitch Lénine. Nous désirons, au nom de toute la population prolétarienne de la Russie, déposer une couronne sur la tombe de notre père. »

Voici maintenant ce qu'écrivit le mineur Tarassov :

« Le soleil s'est obscurci, l'étoile a disparu à l'horizon. Soldats de l'armée tsariste, qui avez été dans les tranchées, souvenez-vous de ce qu'était pour vous le monde. Désespérés, vous vous tourniez vers le ciel et, en réponse à vos prières, les projectiles pleuvaient sur vous. Hélas ! Vaines étaient vos supplications !... Mais voilà que, parmi les forêts et les champs, où éclataient à chaque instant les bombes, parmi les cadavres et les gémissements des blessés, un nom vola : Lénine. Lénine était revenu de l'étranger.

— Vous êtes malheureux, je le sais – dit-il « écoutez-moi, suivez-moi. »

Son appel était celui d'un chef. Cet appel pénétra au plus profond des cœurs douloureux des soldats. On le suivit. Pour les mots d'ordre de Lénine, on donnait sa vie avec bonheur. On mourait avec joie ; personne ne pensait à soi. Ce qu'il a promis est arrivé. Les pavots rouges ont fleuri. La sombre douleur a fait place à la joie. La famine et la désorganisation ont disparu ; nous avons du pain à satiété. Il était impossible de ne pas croire en Lénine. Nous avons foi en cet homme. Nous lui disions : Appelle-nous, conduis-nous, nous te suivrons, car nous savons que tu ne nous tromperas pas !

La maladie l'a frappé. Chaque heure de sa vie nous était précieuse. Lénine, vis ! Mieux que personne, tu nous comprends, nous, moujiks, qui avons écrasé le tsar. Aujourd'hui, la tristesse est dans le cœur de chacun de nous. L'étoile a disparu à l'horizon. Moscou, la Russie, l'Union des Républiques Soviétiques ont pris le deuil. Le soleil s'est obscurci. Le grand Lénine n'est plus parmi nous. »

C'est le même écho douloureux qu'a provoqué la mort de Lénine sur tous les points du monde, dans les pays industriels, comme dans la Chine et dans l'Inde. Les peuples opprimés d'Orient en particulier considèrent Lénine comme leur meilleur ami, comme leur plus grand chef.

Je me souviens d'une appréciation de [Gorki](#) sur Lénine. Gorki est un grand artiste, et s'il n'a pas, hélas ! compris notre révolution, il en a du moins assez bien compris le principal héros, Lénine, qu'il connaissait intimement, aimait profondément et dont il était aimé lui-même. À l'occasion du cinquantième anniversaire de Lénine, il a publié dans l'« *Internationale Communiste* », dont je suis le rédacteur, un article intitulé « *Vladimir Ilitch Lénine* »³. Cet article me valut alors une forte semonce de Lénine qui le considérait comme inopportuniste et hyperbolique. Les vues politiques qu'y développe Gorki ne sont pas, en effet, toujours très justes. Mais en ce qui concerne la personnalité de Lénine, Gorki, avec son instinct d'artiste, l'a merveilleusement comprise et y a découvert ce qui, maintenant seulement, nous apparaît clairement. Lorsqu'il parlait de l'importance mondiale des travaux de Lénine, beaucoup d'entre nous considéraient qu'il exagérait. Mais, à présent, tous nous sentons la justesse de son appréciation.

3 *L'Internationale communiste* n° 12, 1920, pp. 1931-1933.

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de vous citer un fragment du portrait de Lénine par Gorki. C'est maintenant par les paroles de simples ouvriers ou d'hommes éminents comme Gorki qu'il nous convient le mieux d'exprimer nos propres sentiments.

Gorki écrivait alors :

« Je dois dire que mes sympathies personnelles pour lui ne jouent aucun rôle au moment où j'écris à son sujet. Je l'envisage comme un être soumis à mon observation, tout comme d'autres gens et d'autres phénomènes qui ne peuvent pas ne pas m'intéresser, en tant qu'écrivain racontant la vie de mon pays.

Voyez, cet homme prononce un discours à un meeting d'ouvriers ; il parle en termes extrêmement simples, avec une langue de fer, avec la logique d'une hache ; mais dans ses rudes paroles je n'ai jamais entendu de démagogie grossière, ni aucune recherche banale de la belle phrase.

Il parle toujours de la même chose : de la nécessité de supprimer jusqu'à la racine l'inégalité sociale des hommes et des moyens d'y parvenir. Sur ses lèvres, cette antique vérité sonne âpre, implacable ; on sent toujours qu'il croit inébranlablement en elle ; on sent combien est calme sa foi, foi d'un fanatique, mais d'un fanatique savant, et non d'un métaphysicien, d'un mystique...

Parfois l'audace de l'imagination, obligatoire pour un homme de lettres, pose devant moi cette question : « Comment Lénine voit-il le monde nouveau ? »

Et devant moi se déroule le tableau grandiose de la terre devenue une émeraude gigantesque ornée des facettes du travail d'une humanité libre. Tous les hommes sont raisonnables, et chacun a le sentiment de la responsabilité personnelle pour tout ce qui est fait par lui et autour de lui. Partout, des villes-jardins renferment de majestueux palais ; partout travaillent pour l'homme les forces de la nature soumises et organisées par son esprit, et lui-même est devenu – enfin ! – le maître effectif des éléments. Son énergie physique ne se perd plus en un travail grossier et sale ; elle se transforme en énergie spirituelle, et toute sa puissance est consacrée à l'étude des problèmes fondamentaux de la vie, à la solution desquels se heurte en vain depuis des siècles la pensée ébranlée, morcelée par les efforts nécessaires pour expliquer et justifier les phénomènes de la lutte sociale, épuisée par le drame inévitable de la reconnaissance de deux principes inconciliables.

Devenu plus noble sous le rapport de la technique, plus judicieux au point de vue social, le travail est devenu la jouissance de l'homme. Réellement affranchie, enfin, la raison de l'homme – le principe le plus précieux au monde – est devenue intrépide...

Lénine est plus homme que quiconque de nos contemporains, et bien que sa pensée soit évidemment occupée, avant tout, de combinaisons politiques, qu'un romantique doit qualifier d'« étroitement pratiques », je suis persuadé qu'à ses rares minutes de détente, cette pensée militante se laisse emporter vers un avenir de beauté bien plus loin et voit beaucoup plus que je ne puis me le figurer moi-même...

Le but fondamental de toute la vie de Lénine, c'est le bonheur de l'humanité, et c'est pourquoi il doit fatalement entrevoir dans le lointain des siècles à venir le terme de ce processus magnifique, à l'origine duquel s'est consacrée toute sa volonté avec le courage d'un ascète. Il est idéaliste, si l'on comprend par cette expression la réunion de toutes les forces de la nature humaine en une seule idée : l'idée du bonheur général.

Sa vie privée est telle qu'à une époque de grande foi religieuse on aurait considéré Lénine comme un saint... Réaliste sévère, Lénine devient peu à peu un personnage légendaire. Et cela est bien.

Des villages lointains de l'Inde, parcourant des centaines de verstes par des sentiers de montagne et à travers des forêts, en cachette, risquant leur vie, arrivent à Kaboul, à la mission russe, des Hindous écrasés sous le joug séculaire des fonctionnaires britanniques ; ils arrivent et demandent : Qui est-ce, Lénine ?

Et à l'autre extrémité de la terre, l'on entend des ouvriers norvégiens dire à un Russe indifférent :

— Lénine, c'est le gars le plus honnête. Il n'a pas encore eu son pareil sur la terre.

Je dis : cela est bien. La plupart des gens ont absolument besoin de croire pour pouvoir commencer à agir. Ce serait trop long d'attendre qu'ils se mettent à penser et à comprendre, et pendant ce temps le mauvais génie du capital les étouffe de plus en plus vite par la misère, l'alcoolisme, l'épuisement... »

Comme on le voit, grâce à son sens artistique, Gorki, qui a commis de nombreuses erreurs dans l'appréciation de notre révolution, a su, il y a quelques années, alors que la personnalité de Lénine ne s'était pas encore complètement dégagée à nos yeux, marquer ce qu'il y avait déjà en lui de légendaire, ce qui le faisait déjà le chef de toute l'humanité.

Lénine avait au plus haut point le don de prévision. Lorsque nous aurons étudié ses œuvres comme elles le méritent, il nous faudra accomplir un travail spécial pour déterminer quelles sont celles de ses prévisions qui se sont justifiées. Nous en trouverons évidemment qui ne se sont pas réalisées. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'un si grand nombre d'entre elles se soient accomplies. Permettez-moi de vous rappeler deux de ses prédictions, très anciennes. L'une d'elles date presque de trente ans, alors que Lénine était encore tout jeune, et l'autre de quinze ans.

Dans son ouvrage *Les Amis du Peuple*, qui maintenant seulement vient d'être répandu et qui a été écrit vers 1895, Lénine disait :

« Lorsque ses représentants avancés [*de la classe ouvrière*] se seront assimilés les idées du socialisme scientifique, entre autres celle du rôle historique de la classe ouvrière, lorsque ces idées auront acquis une large diffusion et que les ouvriers auront créé des organisations solides transformant leur guerre économique dispersée en une lutte de classe consciente, l'ouvrier russe, prenant la direction de tous les éléments démocratiques, renversera l'absolutisme et conduira le prolétariat russe (aux côtés du prolétariat de tous les pays) par la voie directe de la lutte politique ouverte à la révolution communiste victorieuse. »

Ces paroles, à l'heure actuelle, ne nous semblent rien renfermer d'extraordinaire. Mais, si l'on se souvient qu'elles ont été prononcées il y a trente ans par un jeune homme qui ne faisait qu'entrer dans l'arène politique, à un moment où la réaction tsariste pesait de tout son poids sur le pays et où la classe ouvrière ne faisait encore que créer ses organisations et entreprendre sa lutte économique, on reconnaîtra qu'elles étaient véritablement prophétiques.

L'autre prédiction a trait à la lutte entre le marxisme et le menchévisme, au litige historique entre la IIe et la IIIe Internationale, litige tranché par l'histoire, mais qui, pourtant, n'est pas encore terminé. Dans un petit article écrit à la hâte en 1908 pour un recueil consacré à Karl Marx et intitulé *Marxisme et Révisionnisme*, Lénine disait :

« Il est parfaitement naturel que l'idéologie petite-bourgeoise s'infilte de nouveau dans les rangs des partis ouvriers. Il en est et il en sera ainsi jusqu'au moment de la révolution prolétarienne y comprise. Ce qui maintenant ne nous affecte qu'idéologiquement : nos discussions sur les amendements théoriques apportés à Marx, ce qui n'apparaît pratiquement dans certaines questions

particulières du mouvement ouvrier que comme des divergences tactiques avec les révisionnistes, divergences entraînant des scissions, affectera fatalement la classe ouvrière sur une échelle beaucoup plus vaste lorsque la révolution prolétarienne accroîtra l'acuité de toutes les questions litigieuses, concentrera toutes les divergences de vues sur des points d'une importance capitale pour la détermination de la conduite des masses, nous obligera au fort de la lutte à séparer nos ennemis de nos amis, à rejeter nos mauvais alliés afin de pouvoir porter des coups décisifs à notre ennemi. La lutte idéologique du marxisme révolutionnaire contre le révisionnisme à la fin du XIXe siècle n'est que le prélude des grandes batailles révolutionnaires du prolétariat qui, malgré toutes les oscillations et les faiblesses petites-bourgeoises, marche vers la victoire complète, définitive de sa cause. »

Réfléchissez à ces paroles. Ne sont-ce pas là des paroles prophétiques ? Après nos premières escarmouches avec les mencheviks, alors que nous n'étions encore qu'une fraction de la IIe Internationale, que nous appartenions au même parti que les mencheviks, que nous les considérions encore comme des camarades, que notre dispute avec eux n'était encore qu'une dispute entre deux fractions d'un même parti et que nos discussions ne nous semblaient alors que des discussions verbales, Lénine prédit que ces discussions n'étaient autres que le prélude des batailles révolutionnaires futures, batailles qui ont mis le menchévisme et le bolchevisme de deux côtés différents de la barricade, nous ont dressés les uns contre les autres, l'arme à la main, et nous ont obligés à trancher nos différends dans la guerre civile.

Je n'ai cité que deux prédictions de Lénine, mais on pourrait facilement en trouver beaucoup d'autres qui se sont entièrement réalisées.

Nos ennemis eux-mêmes, les bourgeois de tous les pays et la IIe Internationale, ont été obligés de payer leur tribut d'admiration à Lénine. Les articles qu'ils viennent de publier dans leur presse sont une reconnaissance involontaire des mérites historiques de notre chef.

Les écrivains du camp adverse fouillent l'histoire pour en tirer des sujets de comparaison. Ils comparent Lénine à Napoléon, à Robespierre, à Cromwell ou à Pierre le Grand. Ils ne comprennent pas qu'il est vain de chercher dans l'histoire de l'humanité une personnalité susceptible d'être mise en parallèle avec celle de Lénine. Certes, tous les personnages que je viens de nommer ont été grands, chacun à sa manière. Mais, prenons par exemple Robespierre : n'est-ce pas un enfant auprès de Lénine ? Robespierre a joué un rôle important dans l'histoire de la grande révolution bourgeoise. Mais il ne possédait pas la base du marxisme ? Était-il lié à la grande classe de l'époque actuelle, la classe ouvrière, pouvait-il avoir le don de prévision que possédait Lénine ? Non. On ne saurait trouver dans l'histoire de l'humanité une personnalité qui puisse soutenir la comparaison avec Lénine. En tout cas, ce sont ses prédécesseurs qu'il faut comparer à Lénine et non Lénine à ses prédécesseurs.

En juillet 1917, après la première défaite des ouvriers pétersbourgeois et des marins de Cronstadt, Lénine, obligé de se cacher, s'était réfugié non loin de Sestrorietsk [dans une misérable hutte](#). Comparez cette situation, relativement récente, à celle d'aujourd'hui. À cette époque, tout au moins les premiers jours après la défaite, seule une partie du prolétariat continuait à croire fermement en l'étoile de Lénine. L'hésitation était dans la classe ouvrière, elle touchait presque notre parti. Durant deux semaines, Lénine resta caché dans cette hutte, entouré d'un tout petit groupe d'ouvriers, parmi lesquels le camarade Emélianov, de Sestrorietsk, avec sa famille. Tout Petrograd, à cette époque du règne des [Kérénsky](#) et Tsérételi, était sur pied et cherchait à découvrir sa retraite. Tous les limiers – au sens propre du mot – dont disposaient alors la police judiciaire et le gouvernement « démocratique » furent lancés sur les traces de notre chef. S'il eût été découvert, il eût été infailliblement lynché.

Comparez ce moment où Lénine, qui avait déjà rendu d'immenses services à la révolution, devait se cacher dans une hutte, pourchassé par tout le monde et n'ayant pour lui qu'une poignée d'ouvriers, au moment actuel où il a groupé autour de lui non seulement toute la classe ouvrière de notre pays, tous

les éléments sensés, honnêtes et révolutionnaires de la paysannerie, mais encore le peuple tout entier et a forcé son ennemi le plus acharné, la bourgeoisie internationale, à lui rendre justice.

En quelques années, Lénine a franchi et fait franchir à la classe ouvrière une immense étape historique. Au cours de ces quelques années, il est devenu cher à tout notre pays. Lorsque nous avons vu à Gorki⁴ des enfants de treize ans sangloter sur le passage du cortège qui accompagnait le corps de Lénine, lorsque nous voyons dans la capitale des centaines de milliers d'hommes défiler devant sa dépouille, lorsque nous entendons dans toute la Russie des voix qui déplorent la mort de Lénine, nous avons le droit de dire : aucun champion révolutionnaire, aucun des conducteurs de l'humanité n'a eu encore un bonheur aussi grand que celui qui est échu à Lénine.

Je faillirais à mon devoir si je ne me faisais pas ici le porte-parole des sentiments des ouvriers communistes des 42 partis affiliés à l'Internationale Communiste. À n'en pas douter, les centaines de milliers de prolétaires italiens qui gémissent dans les prisons fascistes, les ouvriers qui sont au bagne en Amérique, les ouvriers et les insurgés paysans condamnés aux travaux forcés à perpétuité en Bulgarie, les ouvriers et les paysans enfermés dans les geôles de la Pologne bourgeoise, les milliers de militants prolétariens d'Allemagne et du monde entier, tous ces champions de la classe ouvrière, maintenant, dans le silence de leurs cellules, pleurent avec les ouvriers russes la perte de Lénine, ressentent la morne douleur qui accable tous les révolutionnaires à la pensée que Lénine n'est plus.

Je viens de recevoir un télégramme m'informant que les social-démocrates allemands eux-mêmes, qui pourchassent et cherchent à mettre hors la loi le P.C.A., n'ont pas osé refuser aux ouvriers communistes berlinois le droit d'organiser dimanche une série de meetings en commémoration de Lénine. Ces hommes, tachés du sang de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, ont dû, sous la pression de la classe ouvrière allemande tout entière, autoriser ces manifestations en l'honneur de Lénine.

Des télégrammes nous informent que la classe ouvrière française vient d'envoyer une délégation et qu'elle suspendra le travail le jour des funérailles. Des communications analogues nous sont parvenues de Norvège ; il en vient également de tous les autres pays du monde.

Dès qu'ils ont senti que s'ouvrait une nouvelle page dans l'histoire de leur lutte, que la révolution prolétarienne internationale était proche, les ouvriers de tous les pays ont, instinctivement, choisi Lénine comme leur chef. Grâce à Lénine, le P.C.R. et la classe ouvrière russe sont devenus la partie la plus importante du prolétariat international et de son organisation communiste internationale.

L'essentiel de l'héritage de Lénine, c'est l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques et l'Internationale Communiste. L'une et l'autre sont l'œuvre de Lénine qui, mieux que personne, a exprimé l'état d'esprit des masses laborieuses. Personne n'a fait autant que Lénine pour la création de l'Internationale Communiste. Et il n'est personne que les ouvriers du monde entier, communistes ou social-démocrates, n'aient d'un amour aussi profond que Lénine.

Lénine a eu le bonheur de devenir le héros, non seulement de son peuple, mais de tout le prolétariat international. Il n'y a dans ces paroles aucune exagération. C'est là un fait incontestable dont chaque jour nous nous rendons mieux compte.

La mort de Lénine a laissé orphelins la classe ouvrière internationale et surtout notre parti communiste qui a travaillé, combattu, vaincu et parfois subi de lourdes défaites, sous la direction de Lénine. C'est précisément au moment des défaites que Lénine fut le plus remarquable. Que l'on se rappelle la période pénible de 1908-1911, pendant laquelle la contre-révolution triomphait après avoir

4 Il s'agit de la seconde résidence de Lénine à Gorki (aujourd'hui appelée « *Gorki Leninskiye* », littéralement : « Les collines Lénine »), localité située à 35 Km au sud de Moscou. Lénine y meurt le 21 janvier 1924.

écrasé tous les partis révolutionnaires, y compris le nôtre. Toute armée vaincue est exposée, partiellement tout au moins, à la démoralisation. Souvenez-vous de cette période d'incrédulité, d'abattement, de désagrégation. Et c'est alors que Lénine nous soutint de sa vaillance, de sa foi, de sa science, de son intuition profonde de l'avenir. Il reconforta ceux qui étaient déprimés, il rassembla les petits groupes de combattants qui avaient échappé à la tourmente.

De ces groupes, il se remit avec opiniâtreté à forger notre parti qui, grâce à lui, ne cessa de progresser et qui, au moment de la révolution, vit affluer dans ses rangs tout ce qu'il y avait de vivant, d'héroïque dans la classe ouvrière de notre pays.

Il nous faudra des mois et des années pour nous rendre compte de ce qu'a fait Lénine pour notre pays et le prolétariat international. Cette assemblée n'est qu'une première tentative, faible et timide, d'apprécier ce qu'a fait Lénine pour la Russie. La perte que nous venons d'éprouver est encore trop récente, notre douleur trop cruelle pour que nous puissions juger tant soit peu objectivement l'œuvre de Lénine et en rendre compte à notre peuple et au monde entier.

Lénine n'est plus. Demain, nous l'ensevelirons. Que va-t-il advenir ? C'est là la question que doit se poser et se pose déjà chacun de nous, chaque communiste, chaque membre du corps soviétiste.

Que va-t-il advenir ? Le P.C.R. et le pouvoir soviétique sauront-ils conduire notre pays dans la terre promise qui apparaissait au regard perspicace de Lénine ? Saurons-nous, en tendant toutes les forces de notre esprit et de notre organisation, faire ce que nous a enseigné Lénine ?

Un grand souffle a traversé les rangs de notre parti, de la classe ouvrière tout entière et d'une partie considérable de la paysannerie. Notre parti gardera son unité. Plus que jamais, il doit serrer les rangs. Aucun communiste, aucun des membres de l'organisation soviétiste ne fera un acte susceptible d'ébranler l'unité du P.C.R. ou du pouvoir soviétiste. L'unité du parti, c'est là le bien le plus précieux que nous a légué Lénine. Il faut la conserver à tout prix. C'est avec cette résolution que nous terminerons ce grand congrès, où nous prendrons des décisions sur notre conduite à venir. Nous jurerons de rester fidèles à l'œuvre de Lénine. Que chacun de nous, au poste où le déléguera le parti, ou le pouvoir soviétiste, quand il aura à prendre une décision importante, se pose cette question : Qu'aurait conseillé Lénine en l'occurrence ? Qu'aurait-il fait à ma place ? Que nous aurait-il dit ?

Or, vous le savez, beaucoup d'entre nous ont presque chaque jour à prendre des décisions extrêmement graves et dont les conséquences sont d'une importance capitale, non seulement pour notre parti, mais pour tout le pays et parfois pour une série de partis.

C'est dans ces derniers cas que nous devons être particulièrement prudents. Personne ne témoignait autant de sollicitude pour les partis ouvriers frères que Lénine. S'il apportait toutes les forces de son esprit, toute son attention à chaque décision concernant notre propre parti, il était encore beaucoup plus attentif lorsqu'il s'agissait des partis frères des autres pays. Venir en aide aux ouvriers des autres pays était pour lui un devoir international sacré.

En tant que détachement d'avant-garde de l'Internationale Communiste, notre parti sera à maintes reprises appelé à prendre des décisions touchant les intérêts des partis ouvriers des autres pays. Pour que nous puissions, la conscience tranquille, prendre ces décisions et réparer loyalement nos fautes lorsqu'il nous arrivera de nous tromper, pour que nous puissions continuer l'œuvre que nous a léguée Lénine, il faut avant tout que l'unité règne dans nos rangs.

Lénine a conduit notre pays pendant la période la plus trouble, la plus difficile. Maintenant, la Russie est déjà un grand pays et sa force et sa prospérité ne feront que croître d'année en année.

Grâce aux efforts de Lénine, notre Union des Républiques Socialistes est entrée dans la voie large de son avenir. Quoi qu'il arrive, le plus difficile est fait. Serait-il possible que nous gaspillions l'héritage de Lénine ? Nous, ses disciples, instruits par trois révolutions, indissolublement liés à la masse prolétarienne russe et investis de la confiance des partis ouvriers et de tous les éléments révolutionnaires du prolétariat international, nous ne sachions pas nous acquitter de cette tâche incomparablement moins difficile qu'aux premières années de l'existence du pouvoir soviétique ? Nous le saurons. Du courage, et nous triompherons de tous les obstacles.

Grande est la responsabilité qui incombe à chacun de nous, mais elle ne doit pas nous abattre. Le parti communiste russe et le pouvoir soviétique sont forts. Nous devons savoir poursuivre l'œuvre de Lénine. Nous devons porter la lumière de sa doctrine dans les masses populaires, hâter le moment où les centaines de millions d'hommes qui peuplent l'Orient, et dont Lénine appréciait si bien le rôle historique, nous viendront en aide et feront alliance avec nous. Les peuples opprimés du monde entier se rapprochent de nous. Bientôt, ils feront bloc avec la Russie soviétique. Est-il possible, je le répète, que nous ne sachions pas nous acquitter de cette tâche, incomparablement moins difficile maintenant qu'il y a quelques années ?

Ce congrès terminé, nous nous séparerons avec la conscience qu'une immense responsabilité incombe à chacun de nous, mais que Lénine nous a laissé la clé pour la solution de tous les problèmes fondamentaux actuels et nous a légué une organisation puissante qui, si elle reste unie, si elle jure de rester ferme au poste que lui a assigné Lénine, a tout lieu d'espérer qu'elle s'acquittera de sa mission historique.

L'heure est proche où nous verrons crever comme des bulles de savon les grands partis social-démocrates et les unions syndicales jaunes. Bientôt viendra le moment où des dizaines et des centaines de milliers d'ouvriers encore affiliés à la social-démocratie, se rallieront sous nos drapeaux et où la classe ouvrière nous enverra de nouveaux combattants, de nouveaux penseurs. La révolution prolétarienne internationale, dont nous constatons le progrès continu, nous donnera certainement de nouveaux chefs, de nouveaux talents. Notre propre peuple, si exceptionnellement doué, fournira des dizaines et peut-être des centaines de ces chefs, ouvriers de la ville ou de la campagne, qui sauront parachever l'œuvre de Lénine. À plus forte raison, de semblables chefs surgiront-ils en masse de la classe ouvrière internationale.

Que les préceptes de Lénine nous soient sacrés !

Souvenons-nous des paroles si remarquables dans leur simplicité, prononcées aujourd'hui par Nadiejda Konstantinovna. Montrons-nous dignes de notre grand maître, souvenons-nous que, plus que jamais, les travailleurs de l'URSS et du monde entier ont les yeux fixés sur nous.

Le Président : La parole est au camarade Staline.

Staline : Camarades ! Nous, communistes, nous sommes des gens d'une facture à part. Nous sommes taillés dans une étoffe à part. Nous formons l'armée du grand stratège prolétarien, l'armée du camarade Lénine. Il n'est rien de plus haut que l'honneur d'appartenir à cette armée. Il n'est rien de plus haut que le titre de membre du Parti qui a pour fondateur et pour dirigeant le camarade Lénine. Il n'est pas donné à tout le monde d'être membre d'un tel Parti. Il n'est pas donné à tout le monde de résister aux adversités et aux tempêtes qu'entraîne l'adhésion à un tel Parti. Les fils de la classe ouvrière, enfants du besoin et de la lutte, des privations inouïes et des efforts héroïques, voilà ceux qui, avant tout, doivent être membres de ce Parti. Voilà pourquoi le Parti des léninistes, le Parti des communistes s'appelle encore le Parti de la classe ouvrière.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé de tenir bien haut et de garder dans sa pureté le glorieux titre de membre du Parti. Nous te jurons, camarade Lénine, d'accomplir avec honneur ta volonté !

Pendant vingt-cinq ans, le camarade Lénine a été l'éducateur constant de notre Parti, dont il a fait le parti ouvrier le plus vigoureux et le mieux trempé du monde. Les coups portés par le tsarisme et ses prétoiriens, la rage de la bourgeoisie et des propriétaires fonciers, les attaques armées de [Koltchak](#) et de [Dénikine](#), intervention armée de l'Angleterre et de la France, les mensonges et les calomnies de la presse bourgeoise aux cent bouches, – tous ces scorpions s'acharnèrent constamment contre notre Parti durant un quart de siècle. Mais notre Parti se dressait comme un roc, repoussant les innombrables coups de ses ennemis et menant la classe ouvrière en avant, vers la victoire. C'est dans de rudes batailles que notre Parti a forgé l'unité et la cohésion de ses rangs. C'est par son unité et sa cohésion qu'il a réussi à vaincre les ennemis de la classe ouvrière.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé de garder l'unité de notre Parti comme la prunelle de nos yeux. Nous te jurons, camarade Lénine, que là encore, nous accomplirons avec honneur ta volonté.

Dur et insupportable est le sort de la classe ouvrière. Lourdes et accablantes sont les souffrances des travailleurs. Esclaves et maîtres, serfs et seigneurs, paysans et propriétaires fonciers, ouvriers et capitalistes, opprimés et oppresseurs, – ainsi s'édifia le monde à travers les siècles, tel il demeure aujourd'hui dans l'immense majorité des pays. Des dizaines et des centaines de fois, les travailleurs ont tenté, au cours des siècles, de secouer le joug de leurs oppresseurs et de se rendre maîtres de leur destinée. Mais, chaque fois, battus et humiliés, ils ont dû reculer, gardant au fond du cœur l'offense et l'humiliation, la colère et le désespoir, et levant les yeux vers un ciel inconnu, où ils espéraient trouver la délivrance. Les chaînes de l'esclavage restaient intactes, ou bien les vieilles étaient remplacées par de nouvelles, aussi lourdes et humiliantes.

Ce n'est que dans notre pays que les masses travailleuses opprimées et accablées ont réussi à jeter bas la domination des grands propriétaires fonciers et des capitalistes et à la remplacer par la domination des ouvriers et des paysans. Vous savez, camarades – et le monde entier le reconnaît aujourd'hui – que cette lutte gigantesque fut dirigée par le camarade Lénine et son Parti. La grandeur de Lénine justement est avant tout d'avoir, en créant la République des Soviets, montré en fait aux masses opprimées du monde entier que l'espoir de la délivrance n'est pas perdu, que la domination des propriétaires fonciers et des capitalistes n'est pas éternelle, que le règne du travail peut être institué par les efforts des travailleurs eux-mêmes, et qu'il faut instituer ce règne sur la terre et non dans le ciel. Il a ainsi allumé, dans le cœur des ouvriers et des paysans du monde entier l'espoir de la libération. C'est ce qui explique que le nom de Lénine soit devenu de nom le plus cher aux masses laborieuses et exploitées.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé de sauvegarder et d'affermir la dictature du prolétariat. Nous te jurons, camarade Lénine, que nous n'épargnerons pas nos forces pour accomplir avec honneur, là encore, ta volonté !

La dictature du prolétariat s'est établie dans notre pays sur la base de l'alliance des ouvriers et des paysans. C'est là la base première et fondamentale de la République des Soviets. Les ouvriers et les paysans n'auraient pu battre les capitalistes et les grands propriétaires fonciers si cette alliance n'avait pas existé. Les ouvriers n'auraient pu battre les capitalistes s'ils n'avaient eu l'appui des paysans. Les paysans n'auraient pu battre les grands propriétaires fonciers s'ils n'avaient été dirigés par les ouvriers. C'est ce qu'atteste toute l'histoire de la guerre civile dans notre pays.

Mais la lutte pour l'affermissement de la République des Soviets est loin d'être achevée, elle a simplement pris une forme nouvelle. Auparavant, l'alliance des ouvriers et des paysans revêtait la forme d'une alliance militaire, car elle était dirigée contre Koltchak et Dénikine. Maintenant, l'alliance des ouvriers et des paysans doit prendre la forme d'une collaboration économique entre la ville et la campagne, entre ouvriers et paysans, car cette alliance est dirigée contre le marchand et le goulag, car elle a comme but l'approvisionnement réciproque des paysans et des ouvriers en tous articles nécessaires. Vous savez que nul n'a poursuivi cette tâche avec autant de persévérance que le camarade Lénine.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé de consolider de toutes nos forces l'alliance des ouvriers et des paysans. Nous te jurons, camarade Lénine, que, là encore, nous accomplirons avec honneur ta volonté !

La deuxième base de la République des Soviets est l'alliance des travailleurs des nationalités peuplant notre pays. Russes et Ukrainiens, Bachkirs et Biélorussiens, Géorgiens et Azerbaïdjanais, Arméniens et Daghestanais, Tatars et Kirghiz, Ouzbèks et Turkmènes –, tous sont intéressés, au même titre, à la consolidation de la dictature du prolétariat. La dictature du prolétariat n'affranchit pas seulement ces peuples de leurs chaînes et de l'oppression, mais ces peuples, eux aussi, par leur dévouement absolu à la République des Soviets, par leur empressement à se sacrifier pour elle, la mettent à l'abri des intrigues et des attaques des ennemis de la classe ouvrière. Voilà pourquoi le camarade Lénine nous a parlé inlassablement de la nécessité d'une alliance librement consentie des peuples de notre pays, de la nécessité de leur collaboration fraternelle dans le cadre de l'Union des Républiques.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé de renforcer et d'étendre l'Union des Républiques. Nous te jurons, camarade Lénine que, là encore, nous accomplirons avec honneur ta volonté !

La troisième base de la dictature du prolétariat est notre Armée rouge, notre Flotte rouge. Lénine nous a répété plus d'une fois que la trêve arrachée par nous aux États capitalistes pourrait être de courte durée. Lénine nous a indiqué plus d'une fois que le renforcement de l'Armée rouge et son perfectionnement sont une des tâches les plus importantes de notre Parti. Les événements liés à l'ultimatum de Curzon⁵ et de la crise en Allemagne ont confirmé une fois de plus que Lénine, comme toujours, avait raison. Jurons donc, camarades, de ne pas épargner nos efforts pour renforcer notre Armée rouge, notre Flotte rouge !

Notre pays se dresse, tel un roc formidable, au milieu de l'océan des États bourgeois. Les vagues pressées déferlent sur lui, menaçant de le submerger et de l'emporter. Mais le roc demeure inébranlable. Qu'est-ce qui fait sa force ? C'est seulement que notre pays repose sur l'alliance des ouvriers et des paysans, qu'il personnifie l'alliance des nationalités libres et qu'il est défendu par le bras puissant de l'Armée et de la Flotte rouges. Ce qui fait la force de notre pays, sa vigueur, sa solidité, c'est la profonde sympathie et le constant appui qu'il trouve dans le cœur des ouvriers et des paysans du monde entier. Les ouvriers et les paysans du monde entier veulent sauvegarder la République des Soviets, flèche lancée de la main sûre du camarade Lénine dans le camp ennemi, base de l'espoir qu'ils ont de se libérer de l'oppression et de l'exploitation, phare infaillible qui leur indique la voie de l'affranchissement. Ils veulent la sauvegarder et ils ne permettront pas aux propriétaires fonciers et aux capitalistes de la détruire. Là est notre force. Là est la force des travailleurs de tous les pays. Là aussi est la faiblesse de la bourgeoisie du monde entier.

5 En mai 1923, le ministre anglais des Affaires étrangères, Lord Curzon, présenta, au nom du gouvernement anglais, un ultimatum au gouvernement soviétique, exigeant de ce dernier une renonciation « à la propagande et aux actes hostiles », une réparation pour la condamnation d'espions anglais, etc., et menaçant de prendre les mesures plus « énergiques » contre la République des Soviets.

Lénine n'a jamais regardé la République des Soviets comme un but en soi. Il l'a toujours regardée comme un chaînon indispensable pour renforcer le mouvement révolutionnaire dans les pays d'Occident et d'Orient, comme un chaînon indispensable pour faciliter la victoire des travailleurs du monde entier sur le Capital. Lénine savait que seule une telle conception était juste, non seulement au point de vue international, mais aussi au point de vue de la sauvegarde de la République des Soviets elle-même. Lénine savait que c'était là le seul moyen d'enflammer le cœur des travailleurs du monde entier pour les batailles décisives en vue de leur affranchissement. Voilà pourquoi Lénine, le plus grand génie parmi les chefs géniaux du prolétariat, a posé, au lendemain de l'instauration de la dictature du prolétariat, les fondements de l'Internationale des ouvriers. Voilà pourquoi il ne se lassa pas d'étendre et de renforcer l'union des travailleurs du monde entier, l'Internationale communiste.

Vous avez vu, ces derniers jours, le pèlerinage de dizaines et de centaines de milliers de travailleurs venus saluer la dépouille mortelle du camarade Lénine. D'ici quelque temps, vous verrez le pèlerinage à son tombeau des représentants de millions de travailleurs. Vous pouvez être certains qu'à la suite de ces représentants de millions de travailleurs, afflueront de tous les points du monde les représentants de dizaines et de centaines de millions d'hommes qui témoigneront que Lénine fut le chef non seulement du prolétariat russe, non seulement des ouvriers d'Europe, non seulement des travailleurs de l'Orient colonial, mais aussi de toute l'humanité laborieuse du globe.

En nous quittant, le camarade Lénine nous a recommandé la fidélité aux principes de l'Internationale communiste. Nous te jurons, camarade Lénine, que nous n'épargnerons pas notre vie pour renforcer et étendre l'union des travailleurs du monde entier, l'Internationale communiste !

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Le camarade [Boukharine](#) a la parole.

Boukharine : Camarades, demain nous enterrerons Vladimir Ilitch. Dans la vie de chaque organisation, dans la vie de chaque peuple et dans la vie de chaque pays, il y a parfois des moments tragiques où chacun des combattants regarde involontairement en arrière le chemin qu'il a parcouru, se retire à une certaine distance et commence alors à comprendre bien mieux, plus clairement et beaucoup plus correctement que dans le feu de la lutte elle-même sa propre histoire, ses propres actes et les héros du drame en train de se jouer.

Aujourd'hui, notre pays, notre pays tout entier, car le camarade Lénine est désormais le héros reconnu non seulement de notre parti, non seulement de la classe ouvrière, non seulement de la paysannerie, mais de notre grand pays tout entier, notre pays tout entier donc, prend un peu de recul et regarde ce qu'il a traversé au cours des années difficile, glorieuses, douloureuses et héroïques de son histoire révolutionnaire.

Camarades, nous voyons maintenant clairement, car nous le voyons déjà à une certaine distance, quelle figure énorme, quelle figure gigantesque était le camarade Lénine, qui nous a quittés. Nous pouvons dire que cette énorme, cette gigantesque figure se tiendra à jamais à la frontière de deux époques dans l'histoire du développement de la société humaine. Friedrich Engels, l'un des fondateurs du communisme scientifique, l'ami et l'associé le plus proche de Karl Marx, a dit un jour que toute l'histoire de la société humaine jusqu'à la dictature de la classe ouvrière n'est qu'une histoire préliminaire de la société humaine, sa préhistoire, et que ce n'est qu'à partir du moment où la classe ouvrière prend en main le pouvoir d'État, où la classe ouvrière, s'appuyant sur des millions de travailleurs, brisera et renversera le vieux régime capitaliste et jettera les bases d'une société nouvelle, la société libre du travail, ce n'est seulement alors que l'on pourra parler d'histoire de la société. C'est alors seulement que s'ouvrira la page de la véritable histoire humaine, cette histoire où l'homme ne

sera pas un loup pour l'homme, où au jeu aveugle de la concurrence, aux guerres sanglantes, au brigandage, à la rapine, succédera le règne de la raison humaine maîtrisant les forces élémentaires de la nature. Et maintenant, nous voyons plus clairement que jamais que nous tous, du premier au dernier des combattants de notre armée ouvrière et paysanne, nous vivons une époque où nous avons eu le grand privilège de tourner cette première page de l'histoire de l'humanité.

Notre pays et notre classe ouvrière ont été les premiers, au milieu de la sanglante guerre impérialiste, à trouver le courage de tourner la page, en ayant à leur tête un géant de la révolution comme l'était le camarade Lénine. Il n'y a pas le moindre soupçon de doute que sa figure de fer gigantesque se dressera comme un colosse dans la mémoire de toute la postérité, qu'à partir de cette figure, de nouveaux siècles seront comptés et que le nom de notre leader vivra à jamais, tandis que tous les Alexandre de Macédoine, les Napoléon, tous les héros et poètes de l'ancien monde seront relégués dans l'oubli.

Nous ne réalisons pas nous-mêmes l'importance de l'époque historique que nous vivons. Mais de même que nous commençons à voir pour la première fois la figure de Vladimir Ilitch dans toute sa grandeur, comme s'il se dressait hors de son cercueil, de même, camarades, pouvons-nous parler de cette grande cause, de cette grande révolution, dont le camarade Lénine a été le chef, le porte-drapeau victorieux.

Au cours des dernières décennies, le monde s'est développé sous ses formes capitalistes. Les merveilles de la science et de la technologie étaient évidentes pour tout le monde, mais l'ordre social dans lequel les gens vivaient, la malédiction de l'héritage capitaliste que notre génération avait sur les épaules, a transformé toutes les merveilles de la science et de la technologie en autant de moyens pour la plus grande extermination, en autant de moyens de meurtre, de destruction, en autant de moyens mis en œuvre par la soif de meurtre et de rapine. Cette vieille culture, qui avait accumulé tant de richesses, qui, en parcourant la terre, avait asservi le globe entier sous le joug du capital, cette vieille culture a volé en éclat par ses contradictions internes au cours de la guerre impérialiste. La vieille Europe, mère de la civilisation, centre de la culture, est aujourd'hui en ruines et plongée dans le chaos, elle est exsangue et les vieux maîtres de cette Europe n'ont plus la confiance qui était la leur il y a une douzaine d'années.

La conscience bourgeoise s'agite dans tous les sens à la recherche d'une issue, et elle n'en trouve aucune. Car il n'y a qu'une seule force qui puisse mener à une route droite, qui mènera la société humaine hors de ce royaume de décadence, de mort et de destruction ; et cette grande force est la classe ouvrière, et la grande énergie qui sauvera l'humanité est celle de la classe ouvrière et des millions de travailleurs. Et le héraut, le prophète, le leader, le meilleur conseiller de ces millions d'hommes a été le camarade Lénine.

Le camarade Lénine est la plus grande figure historique que nous connaissions. Mais il possède une propriété que très, très peu d'autres grandes figures historiques possèdent, on pourrait même dire qu'il est la première figure historique d'ampleur et d'une stature gigantesque à posséder cette propriété. Ce que je veux dire par là, c'est qu'aucun d'entre nous n'a jamais connu un homme aussi accessible, aussi proche, aussi simple pour chaque ouvrier et chaque paysan, pour chaque ouvrière et chaque paysanne. Les très grands hommes ont parfois leur propre simplicité, mais il me semble que nous ne pouvons citer aucun autre homme qui se distinguerait par une simplicité aussi phénoménale que celle du camarade Lénine. En effet, en quoi résidait la force du camarade Lénine ? Quel était le secret de son charme et de son pouvoir sur les esprits, les cœurs et les âmes ? C'est que, comme on l'a dit ici à juste titre, Lénine était capable non seulement de parler aux masses, mais aussi de les écouter, Lénine était un homme exceptionnel en ce qu'il possédait des milliers de fils qui lui permettaient d'atteindre les cœurs des ouvriers et des paysans, ces peuples nouveaux qui commençaient à peine à entrer pour la première fois dans l'arène de l'histoire. Nous connaissons beaucoup de grands hommes,

nous savons que la grande majorité d'entre eux n'ont eu que peu ou pas de contact avec les classes qui venaient d'entrer pour la première fois dans l'arène historique. Tous les héros de la bourgeoisie, tous les héros de l'histoire féodale n'ont vu dans le paysan, dans les classes inférieures que le matériau habituel de leurs expériences d'exploitation.

Lénine abordait l'ouvrier et le paysan non pas d'en haut, mais comme leur meilleur camarade, leur meilleur ami, et pas seulement par ses sentiments, par ses attitudes, mais aussi par ses méthodes de travail. Nous devons tous apprendre constamment de Lénine cette approche particulière qui lui a permis de gagner le cœur de l'ouvrier et du paysan. Pas un seul mot tortueux, pas une seule expression inintelligible, pas un seul discours incompréhensible, un raisonnement toujours accessible pour les masses, compréhensible pour le village le plus reculé, toujours la plus grande sensibilité à l'égard de ceux qui commencent à s'élever, à faire leurs premiers pas sur les marches de l'échelle sociale. Et c'est cette grande accessibilité, cette formidable pénétration dans le cœur des gens, cette extraordinaire proximité spirituelle intime avec le peuple, avec l'humble qui relève la tête, cette proximité intime de Vladimir Ilitch avec les masses, qui a fait de lui un magicien et un enchanteur qui possédait l'esprit et le cœur de millions de personnes.

Et c'est pourquoi, lorsque les contradictions du régime capitaliste, la guerre, la famine et l'amertume ont inévitablement produit un mouvement social colossal, et qu'une puissante vague de mécontentement a commencé à monter de la base, Vladimir Ilitch, comme un timonier expérimenté, s'est mis à la tête de cet énorme élément révolutionnaire destructeur et l'a dirigé comme l'exigeaient les intérêts de la classe ouvrière. Telle est la puissante conjonction entre notre chef, la figure la plus colossale, et entre chaque ouvrier, même le plus arriéré ; telle est la grande alliance, le grand lien qui reliait notre parti à la classe ouvrière et à la paysannerie, depuis l'échelon le plus bas jusqu'à la plus grande figure au sommet. C'est ce lien puissant et constant, constitué avec une telle force, une telle énergie et une telle pression volontaire, qui a pu garantir la réalisation de la tâche que notre parti s'était assigné sous la direction de Vladimir Ilitch.

Je ne peux pas m'attarder ici sur toutes les qualités personnelles fondamentales de Vladimir Ilitch qui ont fait de lui le plus grand homme vivant de notre époque. Tout le monde sait – même nos adversaires en parlent déjà – qu'il était une combinaison étonnante et merveilleuse d'une intelligence hors du commun, d'une énergie et d'une volonté colossales et d'une sensibilité et d'une réactivité extraordinaires à tout ce qui se passe dans les masses. Tout cela, mis ensemble, a fait de Vladimir Ilitch notre incomparable chef et maître.

Mais, camarades, je voulais faire une autre remarque. Vladimir Ilitch est rentré dans notre pays alors que celui-ci était encore sous la domination de la bourgeoisie libérale, des S-R. [*Socialistes-révolutionnaires*] et des mencheviks ; c'était l'époque où il est arrivé dans un soi-disant wagon plombé sur la scène de notre lutte, détesté par un très grand nombre de personnes vivant dans notre pays. La bourgeoisie l'a calomnié comme espion allemand ; les vieilles gardes, la bourgeoisie libérale, l'écrasante majorité de notre intelligentsia, une grande partie des paysans semi-koulaks, et même une certaine partie des ouvriers le considéraient soit comme un fou, soit comme un traître. Vladimir Ilitch a montré alors, peut-être plus que jamais, toutes ses qualités de chef révolutionnaire. Et à l'heure où il s'en va dans la tombe, à l'heure où nous avons entendu son dernier soupir de martyr, nous savons que Vladimir Ilitch a réussi à gagner en sa faveur une autorité et une influence tellement colossales qu'elles s'étendent aujourd'hui bien au-delà des frontières de cet État forgé par sa main de fer.

Regardez notre pays. La classe ouvrière se tient debout et dresse un mur puissant autour de cette grande tombe ; la paysannerie nous envoie ses marcheurs de tous les côtés ; les représentants de la plus grande pensée scientifique russe, les vieux académiciens, les représentants de l'intelligentsia, qui autrefois, à l'époque de la révolution d'octobre, ne trouvaient pas de mots pour stigmatiser les bolcheviks, se tiennent maintenant, avec les représentants de la classe ouvrière, en une garde

d'honneur devant le cercueil de Vladimir Ilitch. Même l'Église vivante⁶ estime qu'elle doit bénir le départ de Vladimir Ilitch.

Que signifie tout cela ? Cela signifie, camarades, que le granit sur lequel repose le pouvoir soviétique est inébranlable. Inébranlable ! Cela signifie que dans notre pays, nous avons atteint la paix civile, puisque toutes les classes de la population, toutes les fractions de classe intermédiaires et secondaires, appliquent la volonté, reconnue comme loi, de la classe ouvrière russe. Cela signifie que nous avons déjà posé les fondations les plus solides ; cela signifie que la période la plus difficile pour nous est terminée ; cela signifie que le brillant maître de la tactique révolutionnaire, Vladimir Ilitch, a guidé notre navire d'État au-delà de tous les écueils et hauts-fonds dangereux ; cela signifie enfin que l'essentiel est fait aux neuf dixièmes pour notre pays.

Camarades, je voudrais dire encore quelques mots sur Vladimir Ilitch en tant que personne. Un jour, des volumes entiers seront probablement écrits à ce sujet. Mais nous qui avons connu Vladimir Ilitch intimement, nous pouvons vous dire que non seulement du point de vue du courage personnel, du sang-froid incommensurable, de la bravoure, du dévouement à la cause, ce que les vulgaires bourgeois appellent le fanatisme révolutionnaire, mais aussi du point de vue de l'humanité et de la camaraderie les plus profondes, Lénine était un homme incomparable. Nous en parlerons un jour d'une autre manière. Le temps n'est pas encore venu, et nous ne pouvons pas dire ici grand-chose de la sphère de ces relations purement personnelles. Mais elles nous dépeignent la figure de Vladimir Ilitch comme un ensemble merveilleux et magnifique, comme une symphonie musicale grandiose, où toutes les parties s'harmonisent les unes avec les autres.

C'était la plus belle des vies. C'était le plus grand des êtres humains. C'était le plus grand cerveau qui, du début de sa vie consciente jusqu'à la fin, s'est donné tout entier et s'est épuisé dans un travail acharné en faveur de la classe ouvrière et de la révolution mondiale.

Dans les moments les plus critiques, Vladimir Ilitch nous a appris à nous tenir fermement sur nos pieds et à contrôler plus que jamais avec sang-froid notre appareil cérébral. Et maintenant que nous avons perdu notre maître bien-aimé, notre cher ami, notre plus grand dirigeant, nous, camarades, devons trouver en nous la force et le courage de nous consacrer avec une énergie redoublée à notre travail, aux postes où nous nous trouvons au service des ouvriers et des paysans révolutionnaires.

Vladimir Ilitch détestait par-dessus tout les gémissements. Et aujourd'hui, devant sa tombe encore ouverte, nous percevons tous clairement que Vladimir Ilitch se dresse de son cercueil de toute sa stature et nous donne son dernier ordre, sa dernière instruction : « Brandissez notre drapeau ! Allez de l'avant ! Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! ».

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne la parole à la camarade [Clara Zetkin](#), qui parle au nom du Parti communiste allemand.

(Clara Zetkin prononce un discours en allemand.)

Le Président : Le camarade [Lounatcharsky](#) a la parole pour la traduction.

⁶ En 1922, le patriarche anti-soviétique Tikhon, primat de l'Église orthodoxe russe, était arrêté et emprisonné. Afin d'affaiblir l'Église « officielle », les bolcheviques encouragèrent un groupe de prêtres et de clercs favorables au nouveau régime à constituer en mai 1922 un courant schismatique, l'Église « vivante », qui préconisait une réforme des dogmes chrétiens au moyen d'idées communistes et humanistes. Ayant perdu le soutien du régime stalinien qui, entre-temps, avait remis en selle l'ancienne Église orthodoxe, l'Église vivante disparaîtra définitivement en 1946 avec la mort de son fondateur.

Lounatcharsky : Au nom du Parti communiste allemand, la camarade Clara Zetkin a déclaré ce qui suit : Votre perte irremplaçable est notre perte. Votre douleur irremplaçable est notre douleur, votre gratitude ardente et infinie envers le grand Lénine est également la nôtre. Vos serments sacrés sont aussi les nôtres : lutter et œuvrer dans la même direction, chérir l'héritage de Lénine et le développer. Car c'est pour cette cause qu'il a donné le sang de son cœur, jour après jour, goutte après goutte. Nous, communistes allemands, et bien au-delà de notre parti, tous les travailleurs d'Allemagne, avons conservé à la fois la haine du capital et l'esprit révolutionnaire, et à cet égard, nous nous associons entièrement à vous.

Lénine n'est plus. Pour le Parti communiste allemand, il a été ces derniers temps comme une étoile brillante. Pendant longtemps, au sein de l'Internationale, nous n'avons pas pris conscience de tout l'éclat de cette lumière, et ce n'est que lorsque la nuit est devenue plus profonde et plus sombre que cette lumière a brillé pour tous. Il est devenu un maître pour le Parti communiste allemand, et lui seul lui a permis de prendre le bon chemin au milieu des tempêtes et des turbulences auxquels il a été confronté.

Lorsque les grandes puissances capitalistes ont jeté les nations les unes contre les autres dans la grande boucherie de la guerre, les sociaux-démocrates allemands, de concert avec les autres partis socialistes, firent preuve de la plus honteuse banqueroute. La plupart des dirigeants sociaux-démocrates se sont révélés être des laquais de l'impérialisme bourgeois, et seule une petite poignée de socialistes allemands s'est hissée au niveau de la conscience internationale du prolétariat. Il semblait à bon nombre de personnes à cette époque qu'en même temps que les blessés agonisant sur les champs de bataille, le socialisme lui-même rendait aussi son dernier souffle. Il en fut ainsi jusqu'à ce que, couvrant les canons de la guerre impérialiste, retentisse la puissante voix de la révolution russe : « Je suis là, j'existe ! ». La grande révolution russe a représenté la concrétisation de la volonté et de l'action opportune des masses, mais elle n'a pu acquérir ce caractère que parce qu'elle s'est cristallisée autour du parti bolchevique, dont Lénine était le chef le plus ferme et le plus influent.

Il incarnait la volonté inébranlable de la majorité du parti et, par conséquent, de la révolution russe. Son nom est devenu le point de ralliement des travailleurs conscients, non seulement de toute la Russie, mais aussi et surtout du parti communiste allemand. Son nom raviva la foi en l'avenir parmi les millions de combattants en Allemagne et le succès que la dictature du prolétariat connut en Russie ainsi que ses qualités de chef lui donnèrent le droit de jouer le rôle de dirigeant du prolétariat européen.

Dès que les rangs du Parti communiste allemand, ou plutôt des combattants révolutionnaires du mouvement ouvrier, s'unirent dans la Ligue Spartacus, des coups terribles tombèrent sur la tête du jeune parti. Ses rangs furent décimés. Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg tombèrent. À ce moment de profonde affliction, notre seule consolation fut de savoir que Lénine était proche et qu'il nous aiderait à nous sortir de toutes les difficultés. Ses convictions profondes, novatrices et bien fondées, ses vastes connaissances sociales historiques, sa vaste expérience révolutionnaire, expliquaient ce qui inspirait une telle confiance en lui.

Le Parti communiste allemand n'a pas encore pleinement surmonté les pertes de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg. Les batailles révolutionnaires couvrant la retraite de la classe ouvrière se prolongeaient encore et la lutte pour la survie même du Parti communiste se poursuivait lorsqu'il se trouva ébranlé par de profondes divisions internes. Les questions du parlementarisme, des formes d'organisation du parti, de l'attitude à l'égard des syndicats, tout cela était prêt à déchirer le parti. Quel intérêt d'aller aux élections ? Devrions-nous nous organiser en un parti révolutionnaire de masse ou

devenir une secte de propagande ? Les événements de mars⁷ donnèrent de nouveau lieu à des débats passionnés, et le spectre d'une scission se posa de nouveau au Parti allemand. La possibilité d'une révolution mondiale augmente-t-elle ou, au contraire, se réduit-elle ? Offensive communiste ou abandon complet de celle-ci ? C'est à ces questions que devaient répondre le Parti allemand et la IIIe Internationale.

Le mérite durable de Lénine est ici d'avoir donné la réponse correcte à toutes ces questions. Il a souligné que le parti ouvrier et l'organisation du Parti doivent être maintenus au premier plan. Mais cette activité du Parti doit être intensifiée, élevée, élargie, fusionnée avec celle des masses, le Parti doit s'unir et agir comme leader des masses. Il a réussi à trouver cette voie médiane pour le parti allemand, ce qui s'est avéré être une voie salvatrice pour lui.

Lénine, notre ami le plus admirable et le plus fidèle, notre plus grand chef, nous a quittés, et nous en prenons conscience avec une profonde affliction. Chaque cerveau, chaque nerf, s'efforce maintenant de compenser dans une certaine mesure la perte subie.

Nous sommes fermement convaincus que l'approfondissement de la conscience de soi du Parti et la réflexion sur ses erreurs et ses faiblesses lui permettront de renouveler ses forces. Combien le regard aigu et clair de Lénine serait inestimable pour nous aujourd'hui. Nous ne devons pas oublier les trésors de la théorie et de l'expérience qu'il nous a laissés en héritage. Nous devons être remplis d'une noble ambition et continuer, dans l'esprit de Lénine, à ne pas compromettre son œuvre. Le Parti allemand est prêt à développer l'activité révolutionnaire au plus haut point, tant à l'intérieur du Parti lui-même qu'au sein des masses ouvrières, en les dirigeant vers la conquête du pouvoir. En même temps, il apprendra encore et encore l'art du maître inégalé de la révolution, Lénine, il pèsera comme lui toutes les circonstances avec sang-froid. Et il transférera la tactique et les méthodes de Lénine sur le sol allemand.

Le Parti communiste allemand s'incline devant Lénine comme devant un grand maître dans le domaine de la pensée, dans le domaine de la théorie révolutionnaire, où l'éclat de l'idéal brouille si facilement les contours des phénomènes et fait errer le regard dans l'immensité et perdre ainsi de vue la terre ferme. Il s'incline devant lui comme devant un grand maître de la cause révolutionnaire qui doit nécessairement avancer sur cette terre ferme.

De ses écrits profondément scientifiques, Lénine tirait une foi inébranlable dans l'émancipation du prolétariat en tant qu'œuvre du prolétariat lui-même ; il avait, avec un immense sens de la réalité, une vision pénétrante qui embrassait toutes les circonstances et qui se combinait en même temps organiquement avec un idéalisme élevé. Comme un géant, il domine de loin bon nombre de nains politiques. Il nous a montré non seulement comment se fait la politique, mais, plus encore, comment l'histoire se fait à la manière communiste. Lénine, doté du plus grand idéalisme et de la plus grande fidélité envers le but ultime, était en même temps le plus grand homme véritablement politique. Il ne pouvait être le plus grand leader révolutionnaire que parce qu'il était une figure immense et, en tant que personne, avait un cœur pur et infiniment bon qui a résisté à toute une série d'épreuves brûlantes. Aucune des persécutions qu'il subit ne lui enlevèrent son courage, elles ne firent qu'endurcir encore cette nature de fer. Aucun succès ne lui tournait la tête, chaque victoire ne faisait qu'accroître son sens des responsabilités envers son travail. En toutes circonstances, bonnes ou mauvaises, il restait égal à lui-même.

7 Il s'agit de l'« Action de Mars 1921 », qui fait référence à l'étape au cours de laquelle la direction du PC allemand a appelé le 17 mars à une insurrection armée pour prendre le pouvoir, initiative qui fut écrasée en deux semaines en raison du manque de soutien des masses. Le IIIe Congrès du Komintern, tenu plus tard cette année-là, condamna sévèrement cette l'action et les théories d'ultra-gauche de « galvanisation des masses » avancées pour la justifier.

Il était grand par la confiance avec laquelle il pesait toutes les conditions de la victoire révolutionnaire, par la constance inflexible de ses pensées et de ses actions, et, enfin, par son dévouement infini à sa cause, à la cause de tous les opprimés et de tous les exploités. Il était grand aussi dans sa simplicité, dans l'authenticité de tout son être, dans son extraordinaire modestie. Il était grand pour son amour pour toutes les petites choses, pour sa profonde sympathie envers toutes les souffrances, pour sa capacité à être toujours prêt à aider, pour son unité intérieure avec la nature, avec le cosmos. La noble humanité de Lénine a été la forte racine qui a fait germer son incomparable pouvoir révolutionnaire.

Lénine est mort, mais le Parti communiste de Russie reste, la Russie soviétique des ouvriers et des paysans, l'Union des républiques socialistes soviétiques et la Troisième Internationale, restent. Notre Parti s'efforce de créer une République soviétique allemande afin de faire le pont entre l'Orient et l'Occident révolutionnaires, qui à l'avenir ne feront qu'un. Les républiques socialistes soviétiques fusionneront harmonieusement ; l'Orient futur, jeune, vigoureux et riche, avec l'Occident mûr, raffiné par sa culture, créeront ensemble une floraison inouïe de culture universelle. Alors adviendra réellement ce que Lénine prévoyait dans sa plus brillante perspicacité prophétique et ce pourquoi il a tant œuvré. Au nom de cette réalité à venir, poursuivons notre lutte et notre travail. Par notre dévouement infini envers elle, en lui consacrant intensément toutes nos forces, nous prouverons que nous sommes dignes d'un chef si pur, si noble, si puissant et si sage.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne la parole au camarade [Tomsky](#) qui parle au nom du Conseil central pan-russe des Syndicats.

Tomsky : Les camarades œuvrant dans le monde entier, quelle que soit leur nationalité, ont subi une lourde perte avec la mort de Vladimir Ilitch. L'avenir proche prouvera certainement, et il le prouve déjà, qu'il n'était pas seulement un dirigeant russe ; en la personne de Vladimir Ilitch, les masses laborieuses du monde, quelles que soient leurs nationalités, quelle que soit la couleur de leur peau, ont perdu un chef et un maître.

Mais en même temps, il ne fait aucun doute que Vladimir Ilitch était le plus proche et le plus cher à la classe ouvrière russe. C'est avec les ouvriers russes, d'abord dans de petits cercles, puis avec une armée de plus en plus nombreuse, que le camarade Lénine s'est lancé dans la bataille. Il a fait surgir des rangs de la classe ouvrière des centaines et des milliers de ses collaborateurs et de ses fidèles disciples. C'est avec cette classe ouvrière qu'il a conquis le pouvoir en renversant celui des capitalistes. C'est avec elle qu'il était déterminé à conquérir le monde entier, à libérer les masses laborieuses de l'oppression du capital. Et, bien entendu, si la classe ouvrière russe ressent cette perte de la manière la plus aiguë et la plus cruelle, cette douleur est tout autant pleinement ressentie par les syndicats russes.

Lorsque nous disons de Vladimir Ilitch qu'il était un chef, cette formule ne traduit pas pleinement la réalité. Il n'était pas seulement un chef : c'était aussi un maître. Il n'était pas seulement un chef qui donne une orientation stratégique générale, qui dirige l'armée, qui lui dit où aller et quand. Dans les moments difficiles, en cas de danger, d'hésitation, Vladimir Ilitch expliquait à chaque détachement qu'elle était sa place, sa voie et son rôle.

À un organisme aussi important que nos syndicats, Vladimir Ilitch accorda bien évidemment à plusieurs reprises toute son attention, par ses discours, ses allocutions, des articles particuliers, etc.

Aux moments les plus critiques pour le mouvement syndical russe, Vladimir Ilitch nous a donné des commandements assez complets. Le premier de ces commandements est de ne pas séparer la politique de l'économie. Le deuxième commandement est de sacrifier aux intérêts de la classe entière tout ce qui

est personnel, tout ce qui est lié à un groupe particulier, à un atelier particulier. Le troisième commandement est de ne pas opposer le mouvement économique au mouvement politique des travailleurs, mené par l'avant-garde de la classe ouvrière, le Parti communiste. Il a indiqué avec précision le rôle de chaque organisation au cours de la lutte héroïque de la classe ouvrière pour son émancipation finale. Il a souligné le rôle du parti en tant qu'avant-garde de la classe ouvrière. Il a souligné le rôle des syndicats en tant que mécanisme de transmission du parti aux larges masses ouvrières sans parti. Il a souligné que le pouvoir des Soviets, qui est l'expression héroïque de la dictature des travailleurs – non seulement de la classe ouvrière mais aussi de la paysannerie – ne peut en même temps vivre, se développer et se construire sans s'appuyer directement sur l'organisation de la classe ouvrière. Il a exhorté les syndicats à éduquer sans relâche et à attirer des centaines de milliers de nouveaux travailleurs dans l'amélioration et la restructuration de l'appareil d'État soviétique. Il a souligné le grand rôle de nos syndicats en tant qu'école du communisme. Il a souligné que cette école ne doit pas seulement éduquer les travailleurs culturellement, dans un esprit de classe révolutionnaire, mais que cette école doit également enseigner aux travailleurs, par l'expérience, jour après jour, le grand art de construire et de gouverner leur État.

Et il ne s'est pas contenté de donner des mots d'ordre généraux. Il a donné des méthodes pour la réalisation de chacun des principaux mots d'ordre. Et toutes les méthodes éducatives qu'il nous a léguées se distinguent par le fait qu'elles ne sont pas basées sur des livres, ni sur une simple pédagogie, mais sur une pédagogie révolutionnaire particulière : celle de l'expérience pratique.

Lénine n'avait pas peur des erreurs. Il croyait aux masses, à leur instinct, à leur créativité ; et lorsqu'on lui signalait les risques d'erreurs ou les erreurs commises, Vladimir Ilitch répondait toujours calmement : « Lorsqu'une grande œuvre est accomplie, lorsque des millions de travailleurs sont formés à un nouveau métier – gouverner l'État –, si cette erreur nous a profité, alors ce n'est pas mal. Tirons les leçons de cette erreur pour ne pas la répéter à l'avenir. Sans erreurs, sans expérience, sans que l'ouvrier ne se soit brûlé les doigts plusieurs fois, il n'est pas possible de construire scientifiquement l'ordre nouveau. » Le risque d'erreur ne lui a jamais inspiré la moindre crainte. Voilà ce qu'il nous a appris.

Les méthodes que Vladimir Ilitch nous a léguées dans notre travail syndical consistaient en un seul mot d'ordre : « se rapprocher des masses ». Mais il ne suffit pas de dire « aller au plus près des masses ». Vladimir Ilitch exigeait davantage. Ici aussi, il a indiqué comment établir ce lien avec les masses. Il a indiqué comment approcher les travailleurs, qu'il aimait avec ferveur, dont il s'occupait dans les années les plus difficiles, car sa pensée constante était de savoir comment soulager les ouvriers dans les régions affamées, comment les nourrir. C'était le thème et la conversation constante de Vladimir Ilitch pendant cette période. Mais il tenait à nous mettre en garde contre toute idéalisation erronée des ouvriers. Il savait que le travailleur russe, comme il le disait, avait encore les genoux enfoncés dans la boue de la société capitaliste du passé. Mais il n'y avait pas de meilleur ouvrier que celui-là. Il est impossible et impensable de faire surgir du néant un autre ouvrier, abstrait, et il a appris à l'aimer tel qu'il était et l'a donc guidé dans sa lutte héroïque. Il a pris tout cela en compte, il a tenu compte des revendications, écouté non seulement le mouvement héroïque de classe de l'ouvrier, mais aussi ses préjugés, et ne s'est pas laissé un instant emporté par le courant.

Il nous a appris à éduquer les masses, en tenant compte de leur niveau culturel, en tenant compte du fait que le travail de masse ne peut se faire d'un seul coup, dans la précipitation, par des méthodes qu'il a toujours raillées. Il nous a appris à élever les masses en leur donnant d'abord les tâches les plus simples, les plus accessibles à leur compréhension et à leur réalisation, en les faisant passer de tâches simples à des tâches plus difficiles, plus complexes, en les menant culturellement et économiquement de plus en plus haut. Ces mots écrits de sa main dans les thèses du Comité central sur le mouvement syndical nous engagent à élever les masses laborieuses, jour après jour, de plus en plus haut dans l'échelle culturelle, économique et de classe. Et aujourd'hui, à la veille des funérailles de Vladimir Ilitch,

je pense exprimer le sentiment non seulement des travailleurs du mouvement syndical, mais aussi de tous les travailleurs organisés ou non, en disant que tous les préceptes de Vladimir Ilitch qu'il nous a donnés dans les moments les plus difficiles pour les travailleurs russes et leurs syndicats, nous les respecterons fidèlement, comme un devoir sacré.

Le parti, les syndicats et le pouvoir des Soviets veilleront avec une attention redoublée sur ce à quoi Vladimir Ilitch veillait avec tant de rigueur, afin que pas un seul engrenage du mécanisme de transmission de l'avant-garde de la révolution, le Parti, aux masses sans parti, des syndicats aux masses ouvrières et des masses ouvrières à la paysannerie, ne soit défait. Nous veillerons sur cela avec plus d'attention que jamais et nous respecterons fidèlement les préceptes de notre cher Ilitch.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne la parole au camarade Tcha-Abdourasoulev, qui parle au nom des peuples du Turkestan.

Tcha-Abdourasoulev : Camarades, je ne maîtrise pas très bien la langue russe. Mais, dans la mesure de mes possibilités, je vais exprimer, au nom des peuples libérés du Turkestan, le chagrin, la douleur qui a submergé ces peuples après la mort de notre grand leader Vladimir Ilitch. Tous les coins les plus reculés du Turkestan pleurent la mort de ce cher Ilitch. Les peuples du Turkestan ont appris à connaître Ilitch, comprennent et apprécient très bien tout ce que Vladimir Ilitch a fait pour le Turkestan opprimé.

Lorsque le Turkestan était sous l'oppression du gouvernement tsariste, ses peuples, les travailleurs du Turkestan, ne pouvaient pas respirer et se développer librement. Le gouvernement provisoire qui a remplacé le gouvernement tsariste n'était pas différent de ce dernier. Lorsque l'Octobre rouge, dirigé par le camarade Lénine, a lancé ses mots d'ordre et ses préceptes : « Debout, peuples de l'Orient ! Lutte pour votre libération ! » les peuples du Turkestan et les travailleurs n'y ont d'abord pas cru. Mais lorsque ces préceptes, ces mots d'ordre ont commencé à être mis en pratique, les travailleurs du Turkestan ont compris qui était Lénine et la différence entre le prolétaire européen et le bourgeois européen.

À présent que depuis six ans, sous la direction de Lénine, nous menons au Turkestan ces politiques, ces mesures qui ont amené les peuples du Turkestan à la lumière, à la conscience, à la libération et à la civilisation, à présent le moindre dekhan [*paysan*] assis dans un coin reculé du Turkestan connaît le nom du camarade Lénine, sait et est convaincu qu'il est son chef, son libérateur. Et il l'aime.

La disparition du camarade Lénine attriste les peuples du Turkestan, à leurs yeux il s'agit d'une immense perte. Car Lénine est notre cher leader. Au cours de ces six années sous sa direction, il a réussi à semer les graines de ses idées au Turkestan, et nous y comptons environ 12 000 de ses disciples. Lénine vit dans le cœur de chaque dekhan. Les travailleurs du Turkestan n'oublieront jamais l'héritage du cher leader. Ses préceptes seront préservés jusqu'à la fin et appliqués dans la vie.

Nous nous souvenons que le camarade Lénine a dit que la libération de l'Orient était notre première tâche. Nous nous souvenons de ce précepte et nous disons clairement : bien que le camarade Lénine ne soit plus parmi nous, nous gardons sa pensée dans nos cœurs. Nous n'oublierons jamais son héritage et, sous la direction du parti communiste, sous la direction de son parti, les peuples de l'Orient feront tous les efforts possibles pour la libération de l'Orient et pour la libération du monde entier. Le cher camarade Lénine n'est plus parmi nous. Mais nous nous souvenons de lui. Pour ses idées, nous n'épargnerons pas jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : La parole est au camarade Sergueïev, de l'usine « Krasny Poutilovets »,

Sergueïev : Camarades, il est difficile de décrire la personnalité lumineuse du camarade Lénine. Il est impossible, je dirais, de la décrire comme nous, les ouvriers, aurions envie de le faire. Je pense, je suis sûr, qu'aucun pinceau d'artiste ne peut saisir ces traits du cher visage qui nous sont si proches et qui sont si profondément ancrés dans l'âme de chacun d'entre nous, de chaque travailleur. Il n'y a pas de portrait qui puisse représenter la figure gigantesque de notre cher Ilitch. Un tel tableau n'existe pas.

Il n'y a pas le moindre recoin dans notre immense pays où le paysan ne connaisse pas et ne respecte pas notre chef. De tels recoins n'existent pas. Tout le monde connaît Ilitch. Il faut l'expérimenter soi-même, le voir et le comprendre. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'on peut se rendre compte de l'immensité de la personnalité que nous avons irrémédiablement perdue.

Nous savons tous, je pense, que lorsqu'un navire est pris dans une tempête nocturne, il cherche dans l'obscurité de la nuit les lumières d'avertissement d'un phare flamboyant. Ce phare, au milieu de la mer déchaînée, au milieu de la nuit, c'était notre cher leader Lénine. Et plus d'un navire est arrivé sur les rives de la IIIe Internationale en suivant le chemin éclairé par ce phare. Et plus d'un navire est encore en route. Et maintenant, ce phare est éteint !

Mais, camarades, sa lumière ne s'est pas complètement éteinte. Les rayons qu'il avait allumés restent et brillent tout aussi fort dans l'obscurité de la nuit, éclairant la grande voie où marchent ceux qui sont encore en arrière. Rappelez-vous, camarades, l'expression favorite de notre cher chef. Il a comparé notre mouvement révolutionnaire, qui avance avec une rapidité incroyable, à une locomotive. Oui, camarades, c'est la comparaison la plus vraie et la plus juste. Le cerveau ne peut enregistrer la trace, la pensée ne peut suivre cette gigantesque progression historique faite par notre locomotive.

Mais il y avait aussi un conducteur sur cette locomotive. Sans fermer le régulateur un seul instant, avec habileté, réflexion et prudence, notre machiniste passait sans encombre dans les virages les plus serrés. Un travail intense, gigantesque, titanesque, a cependant miné les forces du machiniste, et il a arrêté la locomotive un instant, une seconde peut-être, mais il l'a arrêtée avec la chaudière à pleine pression ; et un autre machiniste – notre pensée collective, héritage de notre chef disparu prématurément – est entré dans cette cabine qu'il a quittée. Et de nouveau, avec le régulateur à plein régime, notre locomotive à vapeur, la locomotive de la révolution mondiale, s'élance vers l'avant.

Camarades, malheur à ceux qui nous empêchent d'avancer sur les rails d'Ilitch. Je le répète encore une fois : malheur à eux ! Nous, prolétaires et paysans, avons prêté un serment de classe à Ilitch. Ce serment a été fait en 1917 et il restera toujours valable jusqu'à la fin du chemin que nous avons tracé.

C'est pourquoi, camarades, tout en pleurant cette perte irrémédiable, toute la classe ouvrière du monde dit : oui, Ilitch est mort, mais sa pensée n'est pas morte, il a laissé un riche héritage et de dignes héritiers en la personne du Parti communiste russe, imprégné jusqu'à la racine de l'esprit du léninisme. Vive la révolution sociale mondiale ! Vive le Parti communiste, solidement planté sur les racines du léninisme !

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne la parole au camarade Kraïouchkine, au nom des paysans sans parti des républiques de l'Union.

Kraïouchkine : Camarades paysans et ouvriers. Grande est notre perte aujourd'hui. Je suis un vieil homme, je ne peux pas exprimer par des mots ce que je ressens dans mon âme. Notre grand camarade

Vladimir Ilitch est mort. Il ne viendra plus désormais au bon moment pour parler, pour expliquer, pour nous guider vers le vrai chemin, vers le chemin qui nous mène à ce grand et brillant avenir.

Oui, il est mort, mais il vit avec nous. Je dirai partout haut et fort qu'il vit avec nous dans nos cœurs. Il a posé des fondations fortes, solides, qui tiendront pendant des siècles. Il est toujours avec nous, il nous dictera sa conduite depuis sa tombe, il nous guidera sur ce véritable chemin, pas seulement nous, la Russie, mais aussi ceux qui à l'étranger sont opprimés par les impérialistes. Il libérera tout le monde. Il n'a pas fondé son édifice sur du sable, mais sur des fondations solides, et nous construirons cet édifice jusqu'à ce que nous l'achevions et que nous nous sentions au sommet de notre dignité, jusqu'à ce que nous soyons tous égaux et heureux.

Camarades, oh, comme cette perte est grande ! Mais que faire, les larmes n'y peuvent rien. Nous nous appuyerons sur notre collectif fort et invincible, auquel le camarade Lénine a commandé ses paroles : « Par la force collective, nous pouvons tout faire. » C'était un maître, un maître non seulement pour la Russie, mais pour le monde entier. C'était le père prudent qui a appelé ses fils de toute la Russie et leur a remis l'exploitation agricole entre leurs mains. C'est le père qui a dit : « Mes enfants, je meurs. Vasya, apporte-moi un balai... Casse-le. » Mais fils ne put le briser. Mais quand le père détacha les brindilles, il fut facile de les casser une à une et il dit : « Les enfants, je meurs, mais rappelez-vous que si vous êtes bien liés les uns aux autres, personne ne vous vaincra, personne ne vous brisera, mais si vous vous séparez, si vous séparez les brindilles, alors vous n'êtes plus rien. » Il en va de même pour nous : nous sommes un balai qui ne peut être brisé. Non seulement ce balai ne sera pas brisé, mais il balayera toute la saleté qui subsiste encore dans les crevasses.

Soyons des combattants sensés et honnêtes. Je suis un vieil homme, mais je jure qu'au moment critique, si l'on a besoin de nos forces, nous, pères et frères, nous entrerons dans la bataille sanglante qui est encore à venir contre le capital. En nous unissant étroitement avec les ouvriers, nous serons victorieux. Et ainsi, camarades, c'est dans l'unité que réside notre victoire. Souvenir éternel à notre cher Ilitch, et bonne santé à nous tous.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne maintenant la parole à l'académicien Oldenburg, membre du Conseil central de la section des travailleurs scientifiques.

Oldenburg : Camarades, lorsqu'une quelconque personne meurt, un petit cercle de personnes qui lui sont proches et chères éprouve un lourd sentiment de perte, un profond chagrin pour la perte subie, car on a le sentiment que la personne défunte est partie pour toujours. Mais lorsqu'un grand, un très grand homme meurt, tout le large cercle d'amis qui l'aimaient et l'honoraient éprouve aussi, bien sûr, un lourd sentiment de souffrance, de chagrin, mais ils sont également soutenus par un autre sentiment. Ils réalisent qu'au fond, la mort ne peut leur enlever qu'une partie du défunt, et une partie, peut-être, la moins importante, parce que toutes les grandes pensées, toutes les grandes actions qu'il a accomplies, tout cela restera, tout cela est hors d'atteinte de la mort, et aussi longtemps que les générations futures vivront, tout cela restera avec elles. Lorsque nous pensons à la mort de Vladimir Ilitch, nous éprouvons ce sentiment. Nous savons que l'étonnante variété de ses œuvres, ses grandes pensées sont répandues dans le monde entier, qu'elles sont avec nous. C'est pourquoi nous ressentons un sentiment de force, une grande force, nous réalisons à quel point la vie d'un si grand homme a été grandiose.

On a évoqué ici différents aspects de l'activité de Vladimir Ilitch. Je vais m'attarder sur l'un d'entre eux, celui qui m'est le plus proche, à savoir l'attitude de Vladimir Ilitch à l'égard de la science, du travail scientifique et des travailleurs scientifiques. Le souvenir le plus marquant à cet égard remonte à 1920, lorsqu'un groupe de scientifiques, d'académiciens et de professeurs qui, avant, pendant et après les journées d'Octobre, ont continué et continuent à l'heure actuelle à travailler, parce qu'ils sont

convaincus que le travail scientifique est la chose la plus importante qui puisse être apportée aux masses, car aucune vie nouvelle ne peut être construite sans la science, ces savants sont venus voir Vladimir Ilitch et lui ont fait part de la situation extrêmement difficile dans laquelle se trouvait la science. Il prit note avec la plus grande attention et le plus grand soin de ce qui lui fut dit. Il répondit qu'il comprenait bien à quel point l'État est obligé de soutenir la science, car celle-ci est d'une importance vitale, surtout aujourd'hui, au moment de construire la vie nouvelle en laquelle nous croyons tous. Et il ajouta qu'il était nécessaire de soutenir également les travailleurs scientifiques, dont la situation était alors extrêmement difficile.

En tant qu'homme d'action, Vladimir Ilitch prit immédiatement le téléphone et choisit un homme en qui il avait confiance et qu'il connaissait comme possédant une énergie similaire à la sienne – le camarade Khalatov⁸ – et il lui signifia que des mesures énergiques devaient être prises sans délai. Et ces mesures furent prises et nous savons que de ce modeste effort, de cette conversation téléphonique de Vladimir Ilitch, résultèrent des conséquences tangibles.

Mais en même temps, il déclara qu'il lui semblait que si les devoirs de l'État envers la science étaient grands, les devoirs de la science envers l'État et envers les grandes masses populaires qui construisent actuellement la vie l'étaient tout autant. Il déclara aussi que « si la science doit à l'avenir donner ce en quoi vous croyez – le renouveau de la vie – il est nécessaire que ces larges masses qui sont maintenant au plus près du pouvoir, qui ont maintenant la possibilité de réglementer la vie, qu'elles comprennent l'importance de la science. Vous devez leur rendre accessible et intelligible le sens de ces vérités abstraites que certains individus comprennent, mais que les masses, qui n'ont pas encore eu l'occasion de côtoyer de près la science, ne comprennent pas encore. Je ne veux pas dire, bien sûr, dit Vladimir Ilitch, que l'étude spécialisée doit cesser. Bien sûr que non. Je suis bien conscient que sans elle, aucune technique ne peut avoir de succès et qu'il n'y aura pas de science. Mais, ajouta-t-il, il est encore nécessaire que la science se rende compte qu'il y a actuellement des tâches urgentes à accomplir. Parmi ces tâches urgentes, je citerai tout d'abord le recensement et la mise en valeur des richesses de notre pays, des forces productives naturelles et de leur bonne utilisation économique. Ici, bien sûr, nous ne pouvons rien faire sans la science, et elle doit comprendre qu'il s'agit de l'une de ses tâches principales. »

Vladimir Ilitch avait bien sûr raison. La technologie ne peut évidemment exister sans la science pure, mais, d'un autre côté, la science pure a besoin de cette technique, car nous savons à quel point elle est importante dans la vie.

Je ne prendrai que deux exemples, à priori tout à fait insignifiants et anodins, mais qui montrent comment, au fond, la technologie, si on lui donne la bonne direction, peut pratiquement révolutionner nos vies. Qu'est-ce qu'une cuisinière ? Il nous semble que c'est quelque chose d'insignifiant et sans importance. Mais tous ceux qui sont ici et qui ont eu affaire à une cuisinière savent que si, au lieu d'un feu de bois, nous pouvions avoir une cuisinière chauffée au gaz ou à l'électricité, cela révolutionnerait tout le ménage et constituerait une formidable émancipation pour les femmes comme pour les hommes.

Évoquons aussi les voitures. Nous savons que les voitures sont fabriquées en masse en Amérique. Si nous pouvions couvrir nos routes d'automobiles, si notre aviation pouvait atteindre des proportions vraiment importantes, comme notre vie serait différente ! Mais pour que tout cela soit possible, il faut

8 Khalatov, Artémi Bagratovitch (1896-1938). Membre du Parti bolchevique à partir de 1917. De 1918 à 1923, successivement membre du département d'approvisionnement alimentaire du Soviet de Moscou, commissaire du Comité régional d'approvisionnement alimentaire de Moscou et membre du Collège du Commissariat du peuple au Ravitaillement de la RSFSR et président de la Commission du ravitaillement du Conseil des commissaires du peuple.

que la science pure prospère, faute de quoi aucune avancée technologique sérieuse ne peut être envisagée.

Vladimir Ilitch avait bien compris tout cela, car c'était véritablement un grand homme qui possédait les qualités d'un génie. En premier lieu, il avait un merveilleux instinct, un intuition qui lui permettait de deviner ce que d'autres devaient seulement trouver plus tard. Il comprenait quelles étaient les voies à suivre pour parvenir à un but déterminé. Cela aussi n'est propre qu'aux génies. Et la troisième qualité qu'il possédait, c'était de savoir qu'il ne faut pas taire ses erreurs. Nous savons tous à quel point Vladimir Ilitch avouait directement et ouvertement qu'il avait commis telle ou telle erreur. Et seul celui qui a le courage d'avouer ses erreurs peut vraiment aller de l'avant.

Un grand homme a traversé toutes nos vies, jeunes et vieilles, et c'est pourquoi, dans la conscience de chacun d'entre nous, la vie est devenue plus riche, plus lumineuse et plus forte, parce que la vie qui crée de si grandes figures est une vie vraiment forte, puissante et belle.

Mais si, grâce à ce grand homme, notre vie est devenue plus riche, plus forte et plus colorée, cela nous impose également des obligations : nous devons, comme ce grand homme, faire de notre mieux dans nos vies, dans nos réalisations et nos aspirations, sans nous épargner. Nous savons aujourd'hui qu'il est mort en se sacrifiant. Il ne s'est jamais préoccupé de lui-même et n'a pensé qu'à son travail. Ce grand exemple est une obligation pour nous, et chacun d'entre nous, dans le petit travail qu'il accomplit, doit être tout aussi déterminé à tout sacrifier. Je suis convaincu que nous le ferons. Ce sera notre meilleur hommage à Vladimir Ilitch.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne maintenant la parole à la camarade Zvereva, ouvrière à l'usine de Trekhgornaïa.

Zvereva : Camarades, au nom des ouvriers et des ouvrières de Krasnaïa Presnya⁹, je veux témoigner de ma plus profonde tristesse au Congrès de l'Union, au Comité exécutif central et au Soviet de Moscou.

En apprenant la mort de Vladimir Ilitch, chacun a ressenti une grande tristesse dans son cœur. Nous avons perdu notre élu, celui que nous avons élu membre du Soviet de Moscou lors d'une assemblée générale.

Lorsqu'il nous rendait visite, Vladimir Ilitch nous adressait toujours des paroles affectueuses, aimables et bonnes. Et nous lui avons toujours fait confiance en tant que maître, dirigeant et libérateur de la classe ouvrière.

Il a fait beaucoup pour nous, ouvrières et ouvriers, il nous a ôté les chaînes du capital, il a déblayé les ronces de notre chemin. Et nous, ouvriers et ouvrières, suivons ce chemin. Il nous a laissé un parti communiste qui poursuivra son œuvre jusqu'à la victoire. Il s'est battu, brandissant le drapeau rouge pour la libération des pauvres et nous ne lâcherons jamais ce drapeau.

Le Président : Je donne maintenant la parole au Président du Comité exécutif central de l'Union, le camarade Nariman Narimanov¹⁰.

9 « Presnia la rouge », quartier ouvrier de Moscou.

10 Narimanov, Nariman Karbalai Najaf-oglu (1871-1925). Médecin et écrivain azerbaïdjanais, social-démocrate depuis 1905. En 1917, il rallie son organisation social-démocrate « Hoummet » au parti bolchevique. Participe à la lutte pour l'instauration du pouvoir soviétique en Transcaucasie. Membre du Conseil des commissaires du peuple de Bakou. En 1919, dirigea la section du Moyen-Orient du Commissariat du peuple des Affaires étrangères et fut

Narimanov : Camarades, le camarade Lénine est grand, il est colossal en ce sens qu'il a rassemblé tous les opprimés du monde autour de lui. Ses paroles puissantes, ses préceptes ont particulièrement pénétré le cœur des opprimés de l'Orient. Avant l'arrivée de Lénine, les opprimés de l'Orient pensaient qu'il n'y avait pas d'issue pour eux, qu'ils étaient destinés par le sort à être opprimés par le capital européen. Mais le camarade Lénine a prononcé sa parole puissante, il a montré par l'exemple que les opprimés pouvaient se débarrasser de la domination de la bourgeoisie, et les opprimés de l'Orient ont compris qu'il était temps de songer à leur libération. Ils ont constaté dans la pratique que les nationalités opprimées de la périphérie avaient gagné leur liberté, vivaient de manière indépendante, se développaient, s'autodéterminaient ; et cela a donné un puissant élan à tous les opprimés des autres pays de l'Orient.

Demain, devant la tombe fraîche de notre leader, tous les opprimés de l'Orient feront le serment de suivre les préceptes du camarade Lénine. Tous les opprimés de l'Orient s'uniront encore plus pour atteindre leur objectif le plus cher.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne la parole au camarade Smorodine, de l'Union de la jeunesse communiste.

Smorodine : Camarades, aujourd'hui, nous regardons le chemin que nous avons parcouru et le travail accompli par notre chef, Vladimir Ilitch, qui n'a jamais perdu de vue les jeunes travailleurs et les a appelés constamment à la lutte. Lorsqu'il fallut jeter les forces des ouvriers, des marins et des jeunes travailleurs dans Pétrograd, dans la révolution d'Octobre, Ilitch écrivait constamment : « Prenez la jeunesse ouvrière, placez-la dans les secteurs les plus dangereux du front révolutionnaire, et elle pourra défendre et gagner la cause de la classe ouvrière. »

Au cours de notre travail, nous sommes plus d'une fois entrés en contact avec le camarade Lénine, à maintes reprises nous avons reçu de lui des conseils, et plus d'une fois il nous a appris à organiser le travail éducatif parmi la jeunesse ouvrière et paysanne. Aujourd'hui, alors que notre maître et chef n'est plus parmi nous, nous, la jeunesse ouvrière et paysanne, organisée dans l'Union de la jeunesse communiste russe, pleurons notre dirigeant. Et nous le pleurons aussi parce que nous, les jeunes, n'avons pas pu profiter de toute l'expérience et de toutes les pensées qu'Ilitch a transmises à la vieille garde. Nous, les jeunes, ne sommes passés sous la direction d'Ilitch qu'à partir de 1917.

En tant qu'organisation de masse, nous n'avons abordé la lutte pour la cause des travailleurs et l'éducation communiste que relativement récemment. Mais nous sommes prêts à sacrifier notre vie pour la grande cause à laquelle Vladimir Ilitch a conduit la classe ouvrière. Le plénum de notre Comité central a décidé de rebaptiser notre Union en « Union de la jeunesse communiste léniniste ». Ayant décidé de renommer notre Union, de lui donner le nom de notre leader, nous devons nous rappeler que lorsqu'il a reçu une délégation de notre premier Congrès pan-russe, il nous a dit : « Ce n'est pas une question de noms, ni de mots, mais de ce que vous ferez et de la manière dont vous le ferez ». Par la suite, en 1920, lors du troisième congrès pan-russe de notre Union, Ilitch est venu à notre congrès et a lu un rapport sur l'éducation de la jeunesse. Il nous a dit comment nous devons la faire, comment nous devons la mettre en pratique.

Il nous a enseigné, à nous les membres du Komsomol, qu'on ne peut pas être un communiste livresque ; un communiste ne peut être que quelqu'un qui consacre tout son temps à la cause

adjoint du Commissaire du peuple aux Nationalités (Staline). En 1920, président du Conseil des commissaires du peuple de la République Socialiste Soviétique d'Azerbaïdjan, qu'il représente à la Conférence de Gênes. En 1922, l'un des présidents du Conseil de la fédération transcaucasienne. S'oppose à la politique des nationalités de Staline. Après la création de l'URSS, il fut l'un des présidents du Comité exécutif central de l'URSS.

commune – la cause de la classe ouvrière –, qui lie la théorie à la pratique et qui, dans son travail quotidien et minutieux, assume des responsabilités sociales et construit un État commun. Telles sont les paroles de Vladimir Ilitch.

Maintenant que notre chef n'est plus parmi nous, il reste son héritier, son parti, le Parti communiste russe, qu'il a créé. Nous pensons pouvoir prouver dans la pratique que, dans nos rangs, sous la direction de la vieille garde bolchevique endurcie, du vieux Parti communiste russe, endurci par les victoires et les batailles, nous serons en mesure de forger, de former et de tremper des dizaines et des centaines de milliers de jeunes ouvriers et paysans, de léninistes, qui prendront le chemin de la lutte, rejoindront le Parti communiste, marcheront avec lui dans les batailles à venir et, dans ces batailles, seront au premier rang de la défense de la grande cause de par Vladimir Ilitch.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Le Président : Je donne maintenant la parole au camarade [Voroichilov](#), de l'Armée rouge et de la Flotte rouge.

Voroichilov : Camarades, tout comme l'ensemble des travailleurs de notre pays, l'Armée rouge et la Flotte rouge éprouvent une profonde douleur à la suite de la perte de notre cher leader et maître Vladimir Ilitch.

Camarades, en ce moment difficile de l'histoire de la classe ouvrière, l'Armée rouge et la Flotte rouge, n'oublent pas leurs devoirs de combattants. L'Armée rouge et la Flotte rouge n'auraient pas rempli leur tâche, elles n'auraient pas accompli le travail que l'histoire a confié à notre Parti si elles s'étaient laissées aller aux sentiments et avaient oublié leurs devoirs dans les moments critiques.

Vladimir Lénine nous a précisément appris à ne pas perdre courage dans les moments difficiles de la vie. Et l'Armée rouge a pleinement assimilé cet enseignement. Nous pouvons affirmer sans crainte que les grandes conquêtes de la classe ouvrière de Russie, que les grandes tâches qui attendent notre pays tout entier, seront accomplies jusqu'au bout, sous la protection de nos détachements avancés de l'Armée rouge et de la Flotte rouge.

Même s'il est difficile de réaliser que nous sommes maintenant sans notre chef, que nous avons perdu le plus grand stratège et dirigeant du prolétariat mondial en lutte, nous devons néanmoins nous rappeler résolument que notre tâche est de veiller à ce que ces chemins, ces voies, qui ont été indiqués par Vladimir Ilitch à l'ensemble du prolétariat international en lutte, soient assurés pour la poursuite du mouvement en avant des masses ouvrières et paysannes et de l'humanité tout entière. Ces voies seront gardées avec vigilance par l'Armée rouge, et en ce moment grave pour nous qui avons perdu notre cher Ilitch, l'Armée rouge redoublera de vigilance. Elle fera tout pour que les conquêtes de la classe ouvrière soient protégées, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour que la cause de Vladimir Ilitch soit menée jusqu'au bout.

Camarades, la classe ouvrière ne manque pas d'ennemis. Ils ne sont pas rares ceux qui, en ce moment difficile pour nous, caressent l'espoir qu'au sein de notre parti, au sein du pays, avec la perte du chef, il y aura des hésitations, des doutes, une désagrégation. Ces ennemis pensent que sans notre chef, nous ne pourrions pas suivre la voie qu'il a tracée. Camarades, les espoirs de ces ennemis de la classe ouvrière se briseront sur la dure réalité. Notre parti a hérité d'Ilitch son esprit puissant, ses grands préceptes, sa volonté de fer ; notre pays, sous la direction du Parti communiste, créé par le génie de Vladimir Ilitch, poursuivra son chemin vers la conquête d'un avenir meilleur pour l'ensemble du prolétariat mondial. Que tout le prolétariat mondial s'unisse maintenant en un seul grand bloc ! Qu'il sache que l'Armée rouge et la Flotte rouge, créées par notre Parti sous la direction du grand Ilitch, défendront ses intérêts et ses conquêtes.

Le Président : Camarades, la chorale va maintenant chanter le chant révolutionnaire préféré de Vladimir Ilitch : « Torturé dans une dure captivité... ».

(La chorale chante la chanson).

Le Président : La parole est au camarade [Kaménev](#).

Kamenev : Camarades. Toutes les paroles ont été dites et il est clair qu'il n'y a pas de mots qui suffiraient à caractériser dans toute sa grandeur l'œuvre que le chef disparu a accomplie au cours de sa vie. Là, dans une province reculée de la Russie arriérée, moins d'une décennie après que la Russie eut cessé d'être un pays de « serfs », un homme naquit dans la famille d'un professeur, il partit à la conquête du monde et il le conquiert effectivement. De quoi était-il armé ? Avec quoi s'est-il battu dans un monde de violence et de malfaisance ? Que pouvait-il opposer au système en place ?

Il avait un cœur ardent, mais l'histoire de l'humanité connaît un grand nombre de rêveurs qui, pourtant, n'ont pas pu vaincre le moindre mal humain. Il avait une volonté de fer, mais l'humanité a connu des hommes dont la volonté de fer n'a abouti qu'à l'aggravation du mal, qu'à des guerres et à l'oppression de millions de personnes. Mais en plus d'un cœur ardent, en plus d'une âme de grand rebelle à toute violence, en plus d'une volonté de fer inflexible, notre leader était armé d'une idée, celle de la libération des masses laborieuses ; une idée qui ne connaît pas de frontières, qui embrasse le monde entier, qui unit les hommes en une famille fraternelle, en une cohorte inébranlable de combattants. Et c'est avec cette idée, avec cette seule idée, que lui, apparemment impuissant et faible, a pu ébranler le monde, qu'il a pu renverser la plus vaste monarchie du monde, qu'il a fait trembler les trônes les plus puissants, qu'il a fait que des millions d'hommes qui se croyaient condamnés, qui pensaient n'avoir aucune issue, embrassent cette idée.

C'est avec cette idée qu'il s'est lié aux masses et qu'il a réalisé ce dont Marx parlait en faisant en sorte que les larges masses s'emparent de cette grande idée de la libération du prolétariat afin qu'elle devienne la plus grande des forces matérielles. Nous savons comment tous les ennemis de la classe ouvrière ont vu cette force incarnée par Vladimir Ilitch. Les limiers tsaristes l'ont pourchassé, la police républicaine de Kerensky l'a traqué. Des gens qui se disaient socialistes-révolutionnaires lui réservaient une balle.

Mais Ilitch ne s'est pas seulement lié aux masses ouvrières par une idée. Non ! Ici, à Moscou, dans les rues de Moscou, de Serpoukhovka à la porte de son bureau, il y a une trace de sang, celle de son sang vivant, et ce sang, le sang vivant qui relie son bureau à la Moscou ouvrière, aux faubourgs ouvriers, s'est mêlé à cette mer de sang avec laquelle la classe ouvrière a payé tribut au monde capitaliste pour sa libération.

Mais ce n'est pas seulement son propre sang que Vladimir Ilitch a mêlé avec cette mer du sang des ouvriers. Il a aussi donné à cette mer, à ce lien, son propre cerveau. Les médecins qui ont retiré du cadavre de Vladimir Ilitch la balle qui y était restée ces dernières années comme témoin de la haine de tous les exploités envers notre chef, ces médecins ont aussi ausculté son cerveau, ce merveilleux et étonnant cerveau dont la puissance n'a pas d'égal. Et ils nous ont dit dans les termes secs du vocabulaire médicale que ce cerveau avait trop travaillé, que notre leader avait péri parce qu'il avait non seulement donné son sang, mais aussi parce qu'il avait usé son cerveau avec une générosité inouïe, sans s'épargner, en épuisant toutes ses forces. Vladimir Ilitch a ainsi semé ses forces comme autant de graines aux quatre coins du monde, pour que, germant de son sang et de son cerveau, surgissent les régiments, les bataillons, les divisions et les armées de l'humanité luttant pour sa libération.

S'il a toujours travaillé au nom de cette idée, camarades, lui, le chef né pour commander l'armée prolétarienne et paysanne, n'a pas pourtant pas toujours eu le bonheur de parler à des milliers ou même à des centaines de travailleurs. Il passa en exil de longues années, bien plus longtemps que la période où il eut l'occasion de communiquer directement avec les masses laborieuses. Et pendant ces longues années, il se dépensa non pas pour diriger des millions d'hommes, mais des groupes de 20 ou 30 hommes, pour former les futurs chefs de l'armée prolétarienne. Et ce travail il le réalisa dans les faubourgs ouvriers de Paris, dans l'exil genevois, formant de petits groupes d'exilés avec la même passion, avec la même foi, que lorsque des millions de personnes l'écoutèrent par là avec une attention soutenue.

Il n'a jamais eu peur d'être seul, et nous connaissons tous ces grands tournants de l'histoire de l'humanité où ce leader, appelé à diriger les masses humaines, se retrouvait pourtant seul, lorsqu'il n'avait non seulement aucune d'armée autour de lui, mais même pas un petit groupe de personnes partageant ses idées. Au moment où il a commencé à organiser notre parti communiste, il était seul contre tous les autres dirigeants. Au moment où la guerre a éclaté, il était seul contre toutes les sommités social-démocrates réunies. Qu'est-ce qui lui a donné une telle force à de tels moments ? Il était seul, certes, mais il croyait et il vivait avec une confiance infinie dans les masses. La seule chose qui ne l'a jamais quitté, c'est sa foi dans la créativité des larges masses populaires.

Je ne connais pas de mot qui apparaisse aussi rarement dans les écrits et les discours de Vladimir Ilitch que le mot « je ». Il était un chef, un commandant, il prenait des décisions qui étaient attendues avec une grande attention non seulement par les classes inférieures de l'humanité, mais aussi par les « maîtres » de l'humanité. Il connaissait l'importance de sa parole mais il ne disait jamais : « Je décide », « Je veux », « Je pense » ; il disait : les masses veulent, les masses décident, le parti veut, le parti décide. Il était le porte-parole des véritables masses, de la véritable base de l'humanité, il était leur chef et il était le porte-parole de notre parti. Il a formulé et exprimé ce qui grandissait inconsciemment dans les cœurs et les esprits des prolétaires opprimés.

Il a dit plus d'une fois : « Je connais l'imperfection de nos décrets, de notre législation, mais tout cela est transitoire, nos lois et nos organisations sont transitoires, nous ferons des erreurs, nous remodelerons les choses à fond, mais ce qui est immuable, la seule clé de voûte de l'avenir, c'est la créativité des masses elles-mêmes, celle des « gens du peuple » ».

Il y a une vingtaine d'années, au moment où, pour la première fois, la classe ouvrière et la paysannerie de Russie, écrasées et opprimées, se débarrassaient de la mentalité d'esclaves inculquée à l'humanité par le système moderne qui imprègne et empoisonne les pores de l'homme, Lénine écrivait : « Les libéraux et les opportunistes crient à la disparition de la pensée et de la raison quand, au lieu du brassage de paperasses par toutes sortes de bureaucrates et de scribouillards libéraux, on assiste à une période d'activité politique directe des « gens du peuple », qui brisent simplement, directement, immédiatement les organes d'oppression du peuple, s'emparent du pouvoir, prennent ce qui était considéré comme appartenant aux voleurs du peuple, en un mot, lorsque la pensée et la conscience de millions d'opprimés s'éveillent, qu'elles s'éveillent non seulement à lire des livres, mais à l'action humaine vivante, à la créativité historique. »

Vladimir Ilitch a conduit le prolétariat et la paysannerie à ce travail créateur, il leur a ouvert toutes les possibilités, pour eux il est parti en guerre contre le monde entier, pour eux il est resté seul quand c'était nécessaire. Et sur cette base, il a créé un mouvement sans précédent, a ouvert une nouvelle ère de l'humanité dans l'histoire du monde.

Nous, communistes, nous n'avons pas l'habitude de baisser la tête devant quoi que ce soit. Mais aujourd'hui, nous nous inclinons devant le nom de notre chef. Nous ne pouvons croire qu'il n'est plus là. Oui, il est parmi nous, il vit, il vit dans le Parti, il vit dans la classe ouvrière, il vit dans la paysannerie,

il vit dans le monde entier, et le monde entier se tient maintenant, la tête nue, devant la tombe du chef de l'humanité en lutte et libérée, et maudit avec nous le destin funeste qui nous a arraché notre grand chef.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Kalinine : Le camarade [Rykov](#) a la parole pour une série de propositions de résolutions.

Rykov : Camarades, la première session du IIe Congrès des Soviets coïncide avec la mort de Vladimir Ilitch. Le Présidium du Comité exécutif central soumet à l'approbation du Congrès des Soviets les premières résolutions relatives à la vie et à la mort de notre chef et maître. Le Présidium du Comité exécutif central propose tout d'abord d'adopter la résolution suivante sur la publication des œuvres de Vladimir Ilitch Lénine :

« Le meilleur monument à Lénine sera la diffusion large et massive de ses écrits, qui feront des idées du communisme la propriété commune de tous les travailleurs. Le IIe Congrès des Soviets de l'URSS charge l'Institut Lénine de prendre les mesures les plus urgentes afin de publier en différentes langues, et en particulier dans les langues orientales, les œuvres choisies de V. I. Lénine à des millions d'exemplaires, afin que les écrits qui sont particulièrement importants pour la vie des larges couches des travailleurs et des paysans soient mis à leur disposition. En même temps, l'Institut Lénine est également chargé de publier rapidement les œuvres complètes de V. I. Lénine dans un cadre strictement scientifique. »

La deuxième proposition faite par le Présidium du Comité exécutif central concerne l'érection de monuments en hommage au camarade Lénine :

« Le nom du Président du Conseil des commissaires du peuple de l'U.R.S.S. et du Conseil des commissaires du peuple de la R.S.F.S.R. – Vladimir Ilich Oulianov (Lénine) – est indissolublement lié à la lutte héroïque des masses laborieuses pour l'établissement d'une société socialiste et pour le triomphe du socialisme dans tous les pays.

Le nom du premier Président du gouvernement ouvrier et paysan vivra toujours dans l'esprit et le cœur de ses contemporains et des générations à venir. Sous la direction directe de Vladimir Ilitch, lors des journées révolutionnaires d'Octobre, les ouvriers et les paysans ont jeté les bases de toutes les conquêtes futures des masses laborieuses.

L'image du grand dirigeant doit être immortalisée pour toutes les générations futures et servir de rappel et d'appel constants à la lutte pour la victoire du communisme.

En vue de ces objectifs, le IIe Congrès des Soviets de l'URSS décide :

1) D'ériger, au nom de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, dans la capitale de l'URSS et de la RSFSR, Moscou, ainsi que dans les capitales des autres républiques de l'Union (Kharkov, Tiflis, Minsk) ainsi que dans les villes de Leningrad et de Tachkent, des monuments à la mémoire de Lénine.

2) De confier au Comité exécutif central de l'URSS et à son Présidium le soin d'élaborer et d'approuver les projets de monuments correspondants, de fixer les conditions de leur construction dans les différentes villes et d'allouer les fonds nécessaires. »

La troisième résolution concerne les enfants que Vladimir Ilitch aimait tant et avec lesquels il se détendait le mieux dans ses courts moments de repos.

Le Présidium du Comité exécutif central de l'Union propose au Congrès des Soviets de l'Union qu'un fonds spécial portant le nom de Vladimir Ilitch Lénine soit créé auprès du Comité exécutif central de l'Union pour organiser l'assistance aux enfants des rues. La résolution est la suivante :

« Le IIe Congrès des Soviets de l'URSS décide de créer, sous l'égide du Comité exécutif de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, un Fonds spécial Lénine pour financer l'assistance aux enfants des rues, et notamment aux victimes de la guerre civile et de la famine.

À cette fin, le CEC de l'URSS est chargée de déterminer le montant de ce Fonds, la forme de cette assistance et les mesures à prendre pour la mettre en œuvre. »

La quatrième résolution concerne la date de la mort de Vladimir Ilitch. Vous savez que le Congrès des Soviets de la RSFSR a décidé le 22 janvier 1924 de déclarer le 21 janvier comme jour de deuil. Nous proposons au Congrès des Soviets de confirmer cette décision et de l'étendre à l'ensemble du territoire de l'Union.

La dernière proposition concerne la question relative au lieu d'inhumation du camarade Lénine. Je soumetts à l'approbation du Congrès une résolution du Présidium du Comité exécutif central de l'Union, qui se lit comme suit :

« Répondant au souhait exprimé par de nombreuses délégations et appels au Comité exécutif central de l'URSS de permettre à tous ceux qui le désirent de se recueillir sur la tombe de Lénine, et afin de donner à tous ceux qui n'ont pas le temps de venir à Moscou le jour des funérailles l'occasion de faire leurs adieux à leur chef bien-aimé, le Présidium du Comité exécutif central de l'URSS décide :

1. Le cercueil contenant le corps de Vladimir Ilitch sera conservé dans un mausolée de manière à être accessible aux visiteurs.

2. Ce mausolée sera érigé à côté du mur du Kremlin et de la Place Rouge, parmi les tombes des autres combattants de la Révolution d'Octobre. »

Camarades, je pense que nous sommes tous d'avis qu'il n'existe pas de monument matériel, qu'il soit de marbre ou de pierre, qui soit digne de la vie et de la mort de Vladimir Ilitch. Le seul véritable monument qui pourra être érigé en l'honneur du camarade Lénine consistera en la victoire complète de ses idées pour la libération des travailleurs dans le monde entier, sur l'ensemble de la planète. Nous – ses contemporains, ses élèves, ses disciples – nous pouvons immortaliser la mémoire de Vladimir Ilitch non pas en érigeant un mausolée, en moulant des bustes et en construisant des monuments. Vous et moi avons la possibilité d'honorer le camarade Lénine comme il le mérite. Notre monument devrait être de consacrer toute notre énergie à la lutte pour la libération des travailleurs. Si nous consacrons toute la force de nos âmes, toutes nos pensées, toutes nos connaissances, toute la force de nos muscles à la lutte pour la réalisation des idéaux de Vladimir Ilitch, ce sera là un véritable monument que ses contemporains et ses disciples auront à cœur d'ériger.

Nous construirons un véritable monument à Vladimir Ilitch si, dans l'âme de chacun de nous, nous conservons jusqu'à la tombe ce même amour pour tous les travailleurs, pour tous les opprimés, et cette même haine ardente pour toute forme d'exploitation avec lesquels Vladimir Ilitch a brûlé tout au long de sa vie. Ce sera le meilleur monument à la vie, à la lutte et à l'enseignement de notre maître et de notre chef.

(L'orchestre joue la Marche funèbre).

Pétrovsky (Président) : Camarades, le Présidium pense que le Congrès adoptera toutes les propositions permettant de perpétuer parmi les masses laborieuses la mémoire de ce grand homme. J'entends les acclamations d'approbation qui permettent de considérer ces propositions comme adoptées. Le camarade Kalinine a la parole pour une proposition.

Kalinine : Sur instruction du Comité exécutif central de l'Union des républiques socialistes soviétiques et du Comité exécutif central du soviet Petrograd, je vais présenter le projet de résolution du IIe Congrès de l'Union des républiques socialistes soviétiques concernant le changement de nom de la ville de Pétrograd en Leningrad.

« Pétrograd la Rouge est le berceau de la révolution prolétarienne. Les services rendus par les ouvriers de Pétrograd à l'égard de notre Union des républiques socialistes soviétiques sont immenses.

Les grands événements d'octobre 1917, qui ont décidé du destin de notre pays, ont eu lieu précisément à Pétrograd. Des dizaines et des centaines de milliers d'ouvriers de Pétrograd ont été les premiers à suivre le camarade Lénine dans le feu de l'action et ont formé les premières unités de fer de l'armée avec laquelle Vladimir Ilitch a vaincu la bourgeoisie. C'est à Pétrograd que la grande révolution prolétarienne a remporté sa première victoire décisive. C'est là que furent créés les premiers détachements de la Garde rouge prolétarienne et que furent jetées les bases de l'Armée rouge. Ni la faim, ni le froid, ni le blocus, ni des dizaines d'autres catastrophes n'ont brisé l'esprit du Pétrograd prolétarien.

Pendant toutes ces années, Pétrograd la Rouge s'est dressée comme un rocher inexpugnable, qui reste à ce jour la première citadelle du pouvoir des Soviets. C'est de là, à l'appel du camarade Lénine, que sont partis des milliers d'ouvriers, bâtisseurs de la nouvelle Russie, les plus fidèles exécutants de la pensée de Lénine. L'épanouissement de l'activité révolutionnaire de Lénine a commencé à Pétrograd. C'est dans cette ville que fut établi le premier gouvernement ouvrier et paysan du monde.

Compte tenu de tout cela, le IIe congrès des Soviets de l'URSS considère qu'il est juste de satisfaire la demande du Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd, soutenue par les résolutions des ouvriers de toutes les usines de Pétrograd, de rebaptiser la ville de Pétrograd en Leningrad.

Que ce haut lieu de la révolution prolétarienne soit désormais associé à jamais au nom du plus grand des chefs du prolétariat, Vladimir Ilitch Lénine. »

Camarades, je me permettrai de dire deux mots sur cette proposition. Toute l'activité révolutionnaire de Vladimir Ilitch, ses pensées révolutionnaires les plus audacieuses ont toujours, au cours des 25 années de direction du Parti par Vladimir Ilitch, trouvé un écho parmi les ouvriers de Pétrograd.

Nous pouvons dire avec certitude que pendant ces 25 années, Petrograd a été la citadelle d'abord de l'aile gauche du parti social-démocrate, le parti bolchevique, et ensuite du parti communiste. Et maintenant, avec le camarade Lénine, c'est le meilleur de notre passé révolutionnaire qui s'en va. Lénine est mort, mais le léninisme est vivant. Et, camarades, il me semble que le meilleur continuateur et gardien de ce léninisme en Russie a été, est et, je pense, restera, avant tout, le prolétariat de Petrograd. C'est pourquoi la proposition du prolétariat de Petrograd doit trouver un vif écho parmi les délégués du Congrès.

Le Président : Le Présidium pense également que le Congrès ne refusera pas d'approuver cette proposition de rebaptiser la capitale de la révolution en Leningrad. (*voix provenant de l'assistance : Nous le demandons, nous le demandons !*). J'entends votre approbation, permettez-moi dans ce cas de considérer cette proposition comme adoptée.

Le camarade Boukharine a la parole pour la proposition de manifeste du Congrès.

Boukharine : Au nom du Présidium, je propose que le Congrès adopte le texte suivant adressé « A l'humanité laborieuse » :

« Nous enterrons Lénine. Le génie mondial de la révolution ouvrière nous a quittés. Le géant de la pensée, de la volonté et de l'action est mort. Des centaines de millions d'ouvriers, de paysans, d'esclaves coloniaux pleurent la mort du puissant leader. Les travailleurs de Russie, qu'il a unis, qu'il a conduits dans des batailles victorieuses, qu'il a guidés à travers tous les dangers grâce à sa main sage et à son autorité de fer, se pressent par centaines de milliers sur son lit de mort. Des vagues de tristesse, de deuil et de colère s'élèvent de toutes les parties du monde. Les ennemis contre lesquels le fougueux révolutionnaire s'est battu frénétiquement inclinent involontairement leurs bannières. Tout le monde se rend compte qu'une étoile brillante de l'humanité s'est éteinte. De son cercueil, Lénine se dresse devant le monde dans toute sa gigantesque stature.

Au tournant de la nouvelle ère, cette énorme figure restera debout pendant des siècles. Car Lénine était et sera, même après sa mort physique, le chef de l'humanité nouvelle, le héraut, le prophète, le créateur du monde nouveau.

Au fil des siècles, toute une série de tentatives douloureuses pour se libérer de l'oppression, de l'esclavage et de la violence furent tentées. Pour la première fois dans l'histoire du monde, les classes opprimées sont entrées dans l'arène de la lutte et ont gagné. Pour la première fois, elles ont consolidé leur victoire avec la cuirasse d'acier de la dictature du prolétariat. Pour la première fois, le prolétaire urbain, le paysan pauvre, l'esclave massacré des anciennes colonies tsaristes se sentent maîtres de la vie nouvelle, comme les organisateurs de leur destin historique. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les masses laborieuses ont perçu leur propre pouvoir : oui, elles peuvent gagner ! Oui, elles peuvent construire et elles construiront le royaume du travail, dont ont rêvé les meilleurs, les plus brillants cerveaux de l'humanité !

Les peuples asservis d'Asie ont depuis longtemps appelé Lénine le père de cette humanité. Le prolétariat révolutionnaire d'Europe et d'Amérique, les grands continents civilisés de notre époque, considère Lénine comme son chef préféré et le plus sage. Et c'est dans ce lien historique mondial sans précédent, dans cette union mondiale de tous les opprimés, de tous les esclaves, de tous les travailleurs, que réside la garantie de la victoire sur le capital, cet obstacle diabolique au développement social.

Lénine était un volcan indomptable d'énergie révolutionnaire, derrière lui se déchaînait toute une mer de lave révolutionnaire souterraine. Mais, ayant absorbé le meilleur de la vieille culture, ayant entre les mains le splendide instrument de la théorie marxiste, lui, l'homme du tonnerre et de la tempête, conduisit le puissant élément destructeur des masses sur les rives de granit de la sagesse et de la raison révolutionnaires. Sa capacité de prévision était colossale. Son aptitude à organiser les masses était prodigieuse. Il était le plus grand des commandants de tous les pays, de tous les temps et de tous les peuples. Il était le commandant d'une nouvelle humanité libérant le monde.

Lénine est mort. Mais Lénine est vivant dans des millions de cœurs. Il vit dans le puissant ressac des masses humaines. Il vit dans la grande alliance des ouvriers et des paysans, des prolétaires et des nations opprimées. Il vit dans l'intelligence collective des partis communistes. Il vit dans la dictature des travailleurs qui se dresse comme une formidable forteresse aux frontières de l'Europe et de l'Asie.

Le vieux monde se meurt. L'ancienne Europe, mère de la civilisation capitaliste, est prostrée, défigurée, mutilée. Pendant des siècles, le capital européen a œuvré, créant des merveilles de

technologie avec les mains des travailleurs, parcourant le monde, asservissant des millions de gens, foulant de son talon de fer les deux hémisphères de la terre. Pendant des siècles, il a renforcé sur terre le royaume de la cupidité et du profit, du sang, de la corruption et de l'esclavage. Mais, empêtrée dans ses propres mailles, transformant sa technologie et sa science en moyens d'auto-anéantissement monstrueux, il a provoqué la première faille géante avec la guerre mondiale. La machine diabolique du capital s'est détraquée, a vacillé et est prête à s'effondrer. Le capital entraîne toute l'Europe et le monde entier dans sa chute. Seule une force grandiose, libératrice, victorieuse, peut la sauver : c'est la puissance des masses laborieuses, c'est l'énergie et la volonté de la classe ouvrière, entraînant et unissant des centaines de millions de personnes.

Le dirigeant de ces masses essentielles de l'humanité était le camarade Lénine. Il possédait toutes les clés de l'âme de la partie la plus arriérée des ouvriers et des paysans. Pénétrant au cœur même des couches humaines, il a éveillé leur conscience de soi, leur instinct de classe, il a mis en marche les plus démunis, les plus opprimés. Face aux pouvoirs établis, il a lancé aux masses montantes un mot d'ordre à la fois simple et d'une audace folle : « Tout le pouvoir aux soviets ». Et le miracle a commencé à se produire. L'union de nos États se développe et se renforce. De nouvelles personnes, de simples ouvriers et travailleurs, des paysans et des paysannes, surgissent des profondeurs pour une nouvelle vie. De plus en plus, de plus en plus souvent, de plus en plus résolument, ils s'emparent des leviers du pouvoir d'État et remplacent peu à peu les vieux, les décrépits, les inaptés. Après des batailles sanglantes, notre pays se relève et le royaume du travail, le royaume des ouvriers et des paysans grandit.

Nous avons perdu en Lénine le grand capitaine de notre navire. Cette perte est irréparable. Car dans le monde entier, il n'y avait pas un cerveau aussi brillant, une expérience aussi vaste, une volonté aussi inflexible que celui de Lénine. Mais nous regardons sans crainte vers l'avenir. D'une main de maître, le camarade Lénine a conduit notre État à travers les plus grands périls. Son œuvre est solidement engagée sur la juste voie. Des centaines de milliers de disciples de Vladimir Ilitch tiennent fermement son drapeau. Des millions de personnes se serrent autour de lui. Même dans sa mort physique, Lénine nous transmet son mot d'ordre : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Camarades et frères ! Levez plus haut nos drapeaux rouges !

N'ayez aucune hésitation dans notre grande lutte de libération ! »

« Les prolétaires n'ont rien d'autre à perdre que leurs chaînes. Mais ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » »

(L'orchestre exécute l'Internationale. Toutes les personnes présentes chantent l'Internationale).

Le Président : Nous passons au vote. Au nom du Présidium, permettez-moi de considérer le Manifeste aux peuples du monde entier comme accepté.

Je déclare close la séance du Congrès.